52e ANNÉE (6e SÉRIE) — N° 28 — 11 JUILLET 1935

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

MGR F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

MGR A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Edition complète . . . . 18 fr. Edition partielle. . . . . 12 fr.	ETRANGER — Voir les conditions détaillées à la 1re page de la *couv.* du 6 décembre 1934.

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication*; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence*; pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, Paris 8e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Chronique d'apostolat social. — § I. Un réalisateur : l'abbé Louis Bridel, fondateur et aumônier des Œuvres sociales de Fougères (1880-1933). — 1° L'homme, 434. 2° L'œuvre, 436.

Causeries médicales sur l'hygiène du prêtre. — *Deuxième Causerie :* L'hygiène du prêtre. — 1° Hygiène du corps, 438. 2° Alimentation, 441. 3° Hygiène du système nerveux, 444. 4° Hygiène musculaire ou du mouvement, 445. 5° Hygiène des reins et du système urinaire, 446. 6° Le cœur et l'appareil circulatoire, 447.

Questions de science ecclésiastique. — Comment des auteurs peuvent-ils concilier leur probabilisme avec leur perfectiorisme ? 448. — Les supérieurs locaux d'une religion cléricale exempte peuvent-ils donner le pouvoir d'entendre les confessions ? 448. — Que faire avec un catéchumène qui a deux femmes ? 448. — Peut-on dire une messe privée pour un défunt qui n'a pas droit aux prières publiques de l'Eglise ? 448.

PRÉDICATION

Pour la fête de sainte Marie-Madeleine. — Un modèle de pénitence, 369.

Pour la fête de sainte Anne. — L'autorité et la fonction éducatrice des parents, 372.

Entretiens aux Mères chrétiennes sur la bonté. — IV. Sa pratique, 375.

Les personnages évangéliques. — XVIII. La vocation de S. Pierre, 376 — XIX. Son reniement, 378. — XX. La primauté de S. Pierre, 380. — XXI. Le pêcheur d'hommes, 382.

Changements d'adresse

Prière très instante de joindre à toute demande de changement d'adresse l'ancienne bande et 1 fr. en timbres-poste. — Pour nos abonnés des Colonies françaises et de l'Etranger, ajouter cette petite somme au prix de l'abonnement de l'année suivante.

PETIT COURRIER

Q. — *Prière à l'Ami de m'indiquer un ouvrage traitant de la confession des enfants et des jeunes filles, pour un prêtre encore inexpérimenté récemment nommé aumônier d'un pensionnat de jeunes filles. Timon-David n'existe plus.*

R. — Je ne connais pas de manuel ou directoire de cette sorte ; et peut-être n'en existe-t-il pas, du moins en français.

Ce qu'un jeune prêtre, chargé de ce ministère, aurait sans doute de mieux à faire, c'est d'être à ses débuts réservé et prudent ; et puis d'acquérir de l'expérience ; une fois cette expérience acquise, il nous donnerait le manuel ou directoire désiré, qui nous rendrait grand service,... à moins qu'un aumônier déjà expérimenté ne l'ait devancé.

En attendant, je lui dirai : 1° de lire ou de relire quelque ouvrage de pastorale donnant des conseils généraux sur la confession, v. g. Mgr Lejeune, *Conseils pour la confession,* in-8, 9 f., Paris, Lethielleux ; — chan. Adloff, *La Confession et la Direction*, in-8, 10 f., ibid. ; — Beaudenom, *Pratique progressive de la confession et de la direction,* 2 vol. in-18, 11 f., ibid. ;

2° De parcourir quelques livres sur la formation morale ou religieuse de la jeune fille, v. g. P. Baeteman, *Formation de la jeune fille,* 14 f., chez Poussin, à Evreux (excellent) ; — Mgr Lejeune, *Aux jeunes filles, vos défauts,* 12 f., Paris, Beauchesne ; — P. Humblet, *Aux jeunes filles, pour l'âge des fleurs,* 13 f., Bruges, Beyaert ; — J. E. Stuart (ancienne Supérieure Générale du Sacré-Cœur), *L'Education des jeunes filles catholiques,* 12 f., Paris Perrin. — S'il s'agissait de lycéennes, le livre (non catholique) de Mendousse, *L'Ame de*

l'Adolescente, 35 f., Paris, Alcan, lui serait de grande utilité.

J'ajoute encore à cette liste les deux petits volumes de l'abbé Beaudenom, *Formation religieuse et morale de la jeune fille,* 2 vol. in-18, 11 f., Lethielleux, qui sont très pratiques.

L'auteur des « Paillettes d'Or » (abbé Sylvain) a jadis publié deux volumes souvent réédités et un peu vieillis qui contenaient quelques indications sur les confessions de jeunes pensionnaires : *Le livre de Piété de la jeune fille* et *La vie au pensionnat,* chez Aubanel Père, Avignon.

Pour sa complète formation (en des questions délicates), ce jeune confesseur pourrait encore lire, s'il n'a pas grande connaissance de cette matière, le Dr Surbled, *La vie de jeune fille,* 7 f. 50, Beauchesne, ou Françoise Harmel, *Une grave question de l'éducation des jeunes filles, la Chasteté,* 7 f. 50, Paris, Perrin (même s'il n'a que peu à intervenir sur ce point, il est bon qu'il en soit bien instruit).

Q. — Voudriez-vous m'indiquer un ouvrage (sous forme d'instructions, si possible) mettant à la portée de mes paroissiens (la plupart ouvriers) le traité de la justice et surtout la question sociale (employés, employeurs, juste salaire, etc., etc.) ?

R. — Sous forme didactique, les *Notions de Sociologie* du P. H. du Passage, petit in-8 de 243 p., cart. 10 f., Paris, de Gigord. — Sous forme instructions, le tome II des *Dix Commandements de Dieu,* de Mgr Tihamer Toth, in-8, 20 f., Mulhouse, Editions Salvator. — Et comme il faut, en cette matière sociale, toujours revenir aux encycliques, ou plutôt partir d'elles, vous prendrez (Paris, Spes) le *Commentaire pratique de l'enc. Rerum Novarum* par l'Ecole Normale Sociale, 10 f., et celui de *Quadragesimo Anno* par l'Action Populaire, in-8 de 141 p., 5 f. — Quelques pages très vivantes dans *Notre morale catholique* de l'abbé Louis Mendigal : voir *Ami* du 10 janvier, p. 30.

Q. — Je vous prie de m'indiquer un ouvrage, récent et bien fait autant que possible, sur la « Vierge-Prêtre, » ou la Vierge et le Sacerdoce, ou la Vierge et les vocations sacerdotales.

R. — Nous nous permettrons de vous faire tout d'abord remarquer que le Saint-Office désapprouve expressément cette appellation de « Vierge-Prêtre » : voyez ce que nous avons dit en présentant *La Reine du Clergé,* du P. Ignace-Marie (1 f., Paris, Lethielleux), en 1932, p. 719. — A cette brochure ajoutez *Marie et les saints Ordres,* de J.-M. Texier, in-16 de 132 p., Librairie Mariale, Calvaire Montfort, à Pont-Château (Loire Inf.). — La question qui vous intéresse fera l'objet des trois rapports qui seront présentés à la « Journée des Prêtres, » le vendredi 2 août prochain, au XIe Congrès national de Recrutement sacerdotal de Lourdes.

Q. — Je crois bien que c'est dans l'*Ami* que j'ai vu annoncer un ouvrage de méditations sacerdotales composé par un groupe de prêtres et en vente à Montmartre. Je ne puis le retrouver...

R. — Ça doit être *Aux Prêtres,* par un groupe de prêtres, 2 vol. in-16, dont nous avons parlé sur la couverture du 12 mai 1932, p. 126.

Q — L'*Ami* me rendrait grand service s'il pouvait me donner quelques titres de livres indiquant une bonne méthode de travail intellectuel (comment organiser sa vie intellectuelle).

R. — Parmi les auteurs déjà signalés en de précédentes réponses (1933, p. 150 ; 1934, p. 398), nous vous rappellerons : L. Riboulet, *Conseils sur le travail intellectuel,* in-8 de 288 p., 12 f., Lyon, Vitte ; — Dr Chavigny, *Organisation du travail intellectuel,* in 12 cart. de 130 p., 8 f., Paris, Delagrave ; — *La vie intellectuelle,* du P. Sertillanges, dont une réédition vient de paraître, 12 f., Editions de la *Revue des Jeunes,* chez Desclée, 30, rue St Sulpice, Paris 6e.

Ajoutez-y Flory, *Simples conseils pour étudier,* analysé dans l'*Ami* du 11 avril dernier, p. 239 ; — et, plus spécial pour nous, *Le prêtre et la vie d'étude,* du chan. Moussard, in-8, 10 f., Paris, Téqui.

A. D. SERTILLANGES, O. P. — **Recueillement.** *Dix minutes de culture spirituelle par jour.* — Un vol. in-12 de 225 p., 12 f. — Editions Montaigne, 13, quai Conti, Paris 6e.

88 méditations, de 2 à 3 pages chacune, qui se groupent sous les titres suivants : Recueillement ; La destinée ; Connaissance de soi ; Possession de soi ; Méditation du temps ; L'art de vivre ; Richesse et pauvreté ; L'homme de désir ; Le paradoxe ; Méditation de la mort. Le regard aigu du moraliste s'arrête à des vues très personnelles, très profondes aussi, et les exprime dans un style direct, brillant, parfois frappé comme une médaille, parfois légèrement paradoxal, souvent émaillé de citations empruntées aux moralistes les plus profanes, anciens ou contemporains, interprétés et parfois corrigés par quelque maxime évangélique.

Pour découvrir et surtout pour savourer toute la pensée, une lecture superficielle et hâtive ne suffit pas : il faut élever son intelligence et raidir un peu son attention ; mais cet exercice donne le sentiment d'un assouplissement, d'un accroissement des forces, comme la culture physique pratiquée tous les matins facilite le jeu des membres. La comparaison est de l'auteur lui-même. Puisse-t-il trouver, pour la culture morale de l'âme, des disciples nombreux et dociles !

Chanoine DELON, Supérieur du Petit Séminaire de Mende (Lozère). — **L'Homme de douleurs.** *Courtes méditations sur toute la Passion pour le Chemin de la croix.* — In-16 de 206 p., 6 f. — En vente chez l'auteur.

Pour gagner les indulgences du Chemin de la croix, il suffit, en parcourant les stations, de méditer sur la Passion du Christ en général, sans qu'il soit nécessaire de le faire sur tel ou tel épisode déterminé. Partant de ce principe, M. le chanoine Delon a estimé avec raison que les âmes pieuses trouveraient un sérieux avantage dans la possession d'un recueil de réflexions qui prendraient pour thème successivement la Passion tout entière, depuis Gethsémani jusqu'à la mise au tombeau ; elles pourraient ainsi apporter à ce saint exercice plus de variété et une ferveur sans cesse renouvelée. Telle est la raison d'être du présent livre, dont la table des matières ne comprend pas moins de 160 titres, chacun de ces derniers pouvant être utilisé pour une station. Les méditations sont concises, mais pleines d'une force pénétrante. Aux données de la théologie l'auteur a su ajouter à propos certains aperçus émanant de révélations privées dont furent favorisées des saintes telles que sainte Véronique Giuliani ou sainte Gertrude.

La plus belle des Charités

« Nous nous appliquerons à ranimer autour de nos institutions religieuses la sainte audace de la Charité. » (Extrait de la lettre des Cardinaux et Archevêques de France à Sa Sainteté PIE XI).

En faisant à vos chers disparus la pieuse aumône d'une fleur artificielle, d'une gerbe, d'une croix ou d'une couronne durables, vous ferez à soixante mille ouvrières, la plupart mères de famille, la belle charité de leur pain quotidien.

VÊTEMENTS ECCLÉSIASTIQUES

Maisons DELANNOY — Vve RIF réunies

MASSON & Cie Succrs, 38, rue St-Sulpice, PARIS (6e).

HOMÉOPATHIE

LA MÉTHODE HOMÉOPATHIQUE ABBÉ CHAUPITRE ?

C'EST LA MÉDECINE IDÉALE DU FOYER.

En dehors de leur efficacité, reconnue par ceux-là mêmes qui les ont utilisés, les **médicaments homéopathiques** de Monsieur l'**ABBE CHAUPITRE** ont d'autres qualités qu'il importe de souligner.

1° **ILS NE SONT JAMAIS TOXIQUES,** même s'ils sont pris par erreur, accidentellement ou pendant longtemps.

2° **ILS SONT d'un EMPLOI AGRÉABLE et FACILES à CHOISIR SOI-MEME.** Ils ont été conçus et étudiés par Monsieur l'**ABBÉ CHAUPITRE** de façon à permettre à tous ceux qui connaissent leur mal de trouver la formule qui doit les guérir, et de bénéficier ainsi, et presque à coup sûr, de leur puissant pouvoir curatif encore trop peu connu.

3° **ILS SONT ÉCONOMIQUES.**

L'usage des formules de Monsieur l'ABBÉ CHAUPITRE assure en général la guérison en peu de jours, évitant ainsi les tourments et les lourdes dépenses d'une longue maladie.

Dans les cas chroniques, où il est nécessaire de prolonger le traitement, **CELUI-CI REVIENT à 0 fr. 30 PAR JOUR.**

N'HÉSITEZ DONC PLUS.

Même si vous avez tout essayé inutilement, les médicaments ABBÉ CHAUPITRE **VOUS GUÉRIRONT.**

Sur simple demande de votre part, le **Laboratoire ABBÉ CHAUPITRE, 28, rue Vignon, à PARIS**, ou un de ses nombreux pharmaciens dépositaires en France, vous remettra ou vous adressera gratuitement le **« GUIDE PRATIQUE »** qui vous permettra d'employer avec efficacité les médicaments de Monsieur l'Abbé CHAUPITRE et vous donnera des preuves certaines de leur puisance curative.

Laboratoire ABBÉ CHAUPITRE
28 rue Vignon PARIS (9e) MAUPY, Pharmacien.

Abbé Chaupitre

Marque et Nom déposés

ABBÉ CHAUPITRE

L'AMPLIFICATION DE L'HARMONIUM EST RÉALISÉE PAR LE PROCÉDÉ VILLETTE-FURON

L'amplification de l'harmonium, réclamée depuis bien des années par les ecclésiastiques soucieux de rehausser l'éclat des cérémonies religieuses et d'y intéresser les fidèles, est entrée dans la voie de la réalisation et donne des résultats très concluants.

MM. VILLETTE-FURON, père et fils, l'un expert dans la facture de l'harmonium, le second dans la radio diffusion du son, ont joint leurs connaissances d'acoustique et d'électricité pour mettre au point un instrument remarquable par sa puissance et ses timbres, capable de tenir lieu d'un orgue dans les églises où les ressources ne permettraient d'avoir qu'un instrument de médiocre qualité.

L'installation complète que Monsieur le Curé de Bleville (près Le Havre, S.-Inf.) a bien voulu leur commander, leur a permis de faire ressortir tout l'intérêt de cette invention qui a été reconnue parfaitement au point.

MM. VILLETTE-FURON se tiennent à la disposition de MM. les Ecclésiastiques qui désireraient se documenter sur cette invention. Ils se feront un plaisir de leur donner tous renseignements utiles et sans aucun engagement de leur part.

S'adresser ou écrire aux **Etablissements VILLETTE-FURON,**
9, Route du Havre, 9
DÉVILLE-LES-ROUEN (Seine-Inférieure).

Pour la lampe du

Saint-Sacrement

Employez la Nouvelle Huile « NOEL »
La meilleure des Huiles du Sanctuaire

Prix Fco { **Par bidons de 10, 15, 20 litres. . . . frs 8,00 le lit.**
Par estagnons avec robinet 30 à 35 l. frs 7,70 le lit.
« « « « 50 à 60 l. frs 7,55 le lit.

Ecr. Alphonse LOMBARD Fils, SALON-DE-PROVENCE.

ORNEMENTS D'EGLISE

DÉCORATION ET AMEUBLEMENT RELIGIEUX

Mon HESSE -- ROUEN

45-47-49, rue des Carmes. Tél. 22.71.

VITRAUX L. BALMET 25, Cours Berriat, GRENOBLE. **Vitraux en tous genres et tous styles. Restauration (Voir le n° du 14 fév. de l'*Ami*).**

ANCIENNE ŒUVRE DU VIN DE MESSE
fondée par M. l'abbé ROUS en 1871

SPECIALITE DE VINS DE MESSE

Rosé et blanc doux, Blanc sec supérieur livrés en bonbonnes et en fûts

VINS CHOISIS de TABLE, blanc, rouge et rosé livrés en barriques et feuillettes

Etablissements Veuve P. OLIVER
Banyuls-sur-Mer (Pyrénées-Orientales). R. C. Céret 146.

HORLOGERIE. BIJOUTERIE. ORFÈVRERIE

CARILLONS - RÉVEILS - STYLOS
PHONOS - PHOTO - T.S.F. - CYCLES

Catalogue franco sur demande aux **Etablissements E. MUGLER Fils**, à Valence (Drôme) qui accorderont aux lecteurs de l'*Ami* **toutes facilités** et **conditions spéciales** avec **crédit** au gré du client.

VINS DE MESSE

La première œuvre fondée à GAILLAC en 1907, par M. Elie Bertrand, avec l'autorisation de Monseigneur l'Archevêque d'Albi.

Contrôlée par M. le Chanoine Goffre, archiprêtre de Gaillac, et M. le Chanoine Prat, directeur de l'Ecole de Sarlat (Dordogne).

Vins strictement conformes aux règles canoniques, avec certificat de pureté.

S'adresser à MM. Elie et Pierre BERTRAND, père et fils, prop.-viticulteurs, 10, r. Ancien-Collège, Gaillac (Tarn).

MARCA. 10-30

MOSAÏQUES

ROMAINES VÉNITIENNES **MAZZIOLI**

RÉFÉRENCES
Église de Bethancourt-en-Vaux
Église de Canapville (Calvados)
Chapelle N.-D. Protectrice des Enfants
Issy-les-Moulineaux
Chapelle à Marnes la-Coquette (S.-&-O.)

16 BIS, BD DE DOUAUMONT - PARIS (17e)

VITRAUX

MAISON BESSAC - GRENOBLE, FRANCE

LOURDES — VILLA SOULAGNET — 22, Route de Pau, 5 m. Grotte. Maison recom. au Clergé. Prix spéciaux pr groupes. Confort.

J. MIGNARD, 38, rue St-Sulpice, PARIS (6e), réalise dans ses ateliers

LES PLUS BEAUX CHEMINS DE CROIX SUR ÉMAIL Gd FEU,

d'après les Maîtres : Fra Angelico, Van der Weyden, Overbeck.
Exécution d'Art à des prix inconnus (depuis 1285 fr. les 14 Stations).
Devis gratuits. — Station envoyée en communication.

TABLEAUX PEINTS A L'HUILE. **Tous sujets désirés, en toutes dimensions,**
sur toile, bois, cuivre, émail, pour décoration d'Eglises, Salons, Parloirs, etc.
Fidèles copies des Maîtres. Compositions nouvelles, Portraits. ***Aperçu des prix :***
Avec cadre bois doré sculpté : 0,38×0,32 : 109 fr. 0,65×0,45 : 207 fr.
Peinture seule sur châssis : 1 m.×0,80 : 575 fr. 1 m.×1.50 : 1604 fr.
Tarif complet et Notice envoyés sur demande
Pour 1re Communion : Livres, Objets, Images, etc. Catalogue franco.

OPPRESSIONS CARDIAQUES

La conséquence la plus redoutable des affections pulmonaires répétées est leur répercussion inévitable sur le rythme cardiaque. Les tissus affaiblis du poumon remplissant mal leur fonction d'épuration du sang, la circulation s'alourdit, le cœur se fatigue et va diminuer progressivement la vigueur de ses contractions.

Les méthodes curatives doivent dès lors poursuivre un double but : renforcer l'action du cœur, mais surtout le soulager en supprimant les causes de sa fatigue.

L'adjuvant nécessaire et certainement le plus précieux est la fumigation antispasmodique au moyen des poudres ou cigarettes ESCOUFLAIRE qui rendent aux poumons leur élasticité et leur fonctionnement normal d'une façon étonnamment rapide.

Les Laboratoires ESCOUFLAIRE, 38, Grande-Rue, à Baisieux (Nord), envoient gratuitement leurs boîtes d'essai. Les poudres et cigarettes ESCOUFLAIRE sont en vente dans toutes les pharmacies.

Manre de CIERGES & BOUGIES d'EGLISES fondée en 1880
CIERGES CIRE LITURGIQUE
BOUGIES & CIERGES STEARINE
Tarif sur demande
MOUTINOT & Cie. St-Rambert-d'Albon (Drôme).

PANSEMENTS
COMPRESSES
BANDES DE CRÊPE
LINGERIE CHIRURGICALE
LINGERIE HYGIENIQUE
CULOTTES, CALEÇONS, BRASSIÈRES
GILETS, TRICOTS
SOUS-VÊTEMENTS HYGIÉNIQUES
LAYETTE

TETRA — GAZES — CRÊPES — MARQUE DÉPOSÉE

Exigez la marque

Siège Social 48, rue de Laborde PARIS (8e).

TETRA

HARMONIUMS ET PIANOS LABROUSSE

33, rue de Rivoli — 41bis, Bd des Batignolles
221, Faubourg Saint-Honoré —— PARIS.

NEUF ET OCCASION EN TOUTES MARQUES

T. S. F.
PHONOS
DISQUES
LUTHERIE
MUSIQUE

ACHAT
ÉCHANGE
RÉPARATION
LOCATION
— CRÉDIT —

Ami du Clergé du 11 juillet 1935

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête de sainte Marie-Madeleine. — Un modèle de pénitence, 369.
Pour la fête de sainte Anne. — L'autorité et la fonction éducatrice des parents, 372.
Entretiens aux Mères chrétiennes sur la bonté — IV. Sa pratique, 375.
Les personnages évangéliques. — XVIII. La vocation de S Pierre, 376. — XIX. Son reniement, 378. — XX. La primauté de S. Pierre, 380. — XXI. Le pêcheur d'hommes, 382.

POUR LA FÊTE DE SAINTE MARIE-MADELEINE
(22 juillet)

UN MODÈLE DE PÉNITENCE

Mes frères,

La Sainte Ecriture ne se borne pas à nous énoncer des maximes abstraites, des sentences générales sur l'obligation que nous avons de pratiquer telle vertu, d'accomplir tel acte, elle y joint encore des exemples. En cela elle se manifeste comme mise à notre portée d'une manière admirable. Composés comme nous le sommes d'un corps et d'une âme, nous ne saisissons qu'imparfaitement l'abstrait et par suite nous avons besoin du concret, c'est-à-dire du sensible. C'est pourquoi l'un des buts de l'Incarnation de Notre-Seigneur a été de nous donner dans la personne adorable du Fils de Dieu fait homme un modèle parfait, un idéal à notre portée, dont nous nous efforcerions de reproduire en nous les traits.

Cependant le divin Sauveur n'a pu pratiquer au même degré toutes les vertus, car plusieurs d'entre elles étaient incompatibles avec la vision béatifique et l'innocence sans tache qui furent son apanage : parmi elles se trouve la vertu de pénitence. Et cependant de celles-là aussi il nous faut une représentation sensible. Devrons-nous donc être privés de ce secours quand il s'agira de sortir de l'état du péché, si funeste pour notre vie spirituelle? Non, m. f. : si N.-S. Jésus-Christ ne peut nous l'enseigner par son exemple, d'autres le feront à sa place. La sagesse divine ne permet le mal que pour en tirer le bien ; aussi va-t-elle laisser certains de ses élus glisser jusqu'aux bas-fonds des abîmes du péché, afin de nous montrer par leur conduite comment on se relève et on parvient jusqu'aux sommets de la sainteté. C'est le cas de sainte Marie-Madeleine, notre patronne. Qu'elle nous apprenne la nécessité et la pratique des saints retours à Dieu.

I

Et tout d'abord je vous dirai : Nous devons faire pénitence comme sainte Marie-Madeleine, parce que comme elle nous sommes pécheurs.

1. Sans doute, je ne prétends pas affirmer qu'à son exemple nous nous sommes laissé entraîner aux extrémités du mal. Extérieurement peut-être notre manière d'agir ne mérite en rien cette flétrissure qui stigmatisait cette malheureuse femme. Et pourtant je ne crains pas de nous appliquer à tous la parole de l'Evangile : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre. » Et tous, au lieu de la condamner, nous serons contraints d'avouer qu'il convient d'abord de nous accuser nous-mêmes, à l'exemple des saints, qui n'hésitaient pas à se regarder comme de grands coupables : or si nous n'avons pas leur délicatesse de conscience, nous n'en avons pas non plus l'innocence ; imitons-les donc dans les reproches qu'ils ne cessaient de s'adresser.

Si vous me demandez en quoi nous avons péché, il ne me sera pas difficile d'apporter des précisions ; je n'aurai qu'à prendre un à un les commandements de Dieu et de l'Eglise, à en scruter les exigences, à vous poser tous les points d'interrogation qui en sont la conséquence ; au bout de peu de temps les aveux viendront d'eux-mêmes sur vos lèvres. Bornons-nous à un seul exemple.

Tandis que malheureusement sainte Marie-Madeleine, dans sa vie de péché, a des imitatrices, les pharisiens qui se montrèrent si sévères envers elle en ont, eux aussi. Il est dans le monde beaucoup de personnes qui affectent d'être scandalisées au sujet de ces pauvres dévoyées ; on les met au ban de la société ; on les estime dignes de tous les mépris. Loin de moi la pensée de réclamer en leur faveur une sentence d'acquittement ; je voudrais seulement me demander si, parmi leurs censeurs, il n'en est pas un bon nombre qui profanent leur corps d'une manière aussi répréhensible, encore que moins apparente.

C'est ici le lieu de le rappeler : nous ne sommes pas les maîtres absolus de notre corps et la liberté ne nous a pas été octroyée d'en user à notre fantaisie : il n'est qu'un dépôt qui nous a été confié et dont il nous sera un jour demandé un compte rigoureux. En dehors de certains actes rendus nécessaires ou licites par leur but de propager la vie dans l'état de mariage, il est interdit d'en faire un instrument de jouissances charnelles.

Mais sur ce point que d'abus ne faut-il pas déplorer! Elles sont encore toutes récentes, les paroles par lesquelles le Souverain Pontife dénonçait les manœuvres coupables auxquelles se livrent certains époux en vue de retirer de leur union tous les plaisirs sensuels qu'elle comporte tout en en bannissant les charges. Que ce ne soit pas seulement le fait de quelques-uns, il est facile de le constater par les conséquences qui en résultent : si nous assistons actuellement à ce qu'on a pu avec raison appeler la « crise des berceaux, » ne faut-il pas en chercher la raison dans cet égoïsme jouisseur ? N'est-ce pas là non plus qu'il faut voir la cause de la plupart des divorces, ce fléau qui met en danger la famille et nuit gravement à la société tout entière ?

Si maintenant je me tourne vers ceux qui ne sont pas engagés dans les liens du mariage, afin d'interroger leur conduite, je recueillerai sur les lèvres de beaucoup, j'en suis assuré, les aveux les plus attristants. Ils me parleront de cette guerre continuelle que livre en eux le corps à l'esprit, ils me raconteront ces défaites multipliées qu'ils subissent dans leurs pensées, leurs regards, leurs désirs, leurs actions solitaires. J'apprendrai d'eux combien de sorties hors de la maison paternelle, combien de rencontres, de fréquentations, de divertissements bruyants ont leur origine et leur but dans la satisfaction grossière. Que de crimes l'impureté a fait commettre, que de larmes elle a fait verser! C'est un véritable fleuve de fange qui ne cesse de se déverser sur l'humanité; et l'on comprend alors que Dieu ait dit : « Les pensées du cœur de l'homme sont mauvaises dès sa jeunesse » (Gen., VIII, 21) et qu'un jour, comme pris de nausée, il ait décrété les exterminations du déluge et de Sodome.

2. Le péché existe donc, m. f.; c'est un fait qu'il n'est que trop facile de constater. Je ne parle pas du péché véniel, encore qu'il soit un grand mal : je me borne au péché mortel. Or je relève en ce dernier une double atteinte : l'une aux droits de Dieu, l'autre à l'ordre établi.

Par rapport à Dieu, d'abord, le péché constitue un outrage. En le commettant, la créature méprise la majesté de Celui qui l'a tirée du néant, elle ne tient aucun compte de sa volonté, elle se préfère, elle qui n'est qu'un pur néant, à l'Etre infini; pratiquement elle nie Dieu, puisqu'elle agit comme s'il n'existait pas. Crime de lèse-majesté, désobéissance, acte d'orgueil, injustice et mensonge, le péché est donc tout cela.

Il est aussi, ai-je dit, une violation de l'ordre établi. De par leur nature, en effet, les créatures sont unies entre elles par des relations déterminées; elles sont aptes à certains usages à l'exclusion de certains autres. C'est ainsi, pour nous en tenir à des exemples très simples, que l'œil est fait pour voir ou l'oreille pour entendre. Or nous sommes tenus de respecter ces lois, à la manière dont un locataire, qui ne possède que l'usufruit d'une habitation, est tenu de respecter les droits du propriétaire, sous peine de s'exposer à des poursuites. Car Dieu a bien établi l'homme roi de la création matérielle; mais notre empire n'est pas absolu : nous devons l'exercer dans les limites tracées par le Maître souverain de l'univers ; c'est pourquoi nous devons respecter la propriété d'autrui ; c'est pourquoi encore nous ne devons pas jouir de nos richesses d'une façon égoïste : à chaque instant, devant notre désir, surgissent les barrières de la justice, de la charité, de la tempérance, bref, des diverses vertus.

Vous comprenez dès lors, m. f., qu'user des choses contrairement à leur destination, c'est leur faire en quelque chose violence, c'est bouleverser cette belle ordonnance que Dieu avait en vue en les créant. Et par conséquent, de même que le péché constitue un double désordre, comme je viens de vous le montrer, de même la justice exige une double réparation.

La première, c'est le repentir, par lequel nous rétablissons nos relations normales avec Dieu. Dans le passé nous nous sommes révoltés contre lui ; maintenant nous regrettons cette révolte, nous nous en affligeons, nous voudrions, s'il se pouvait, ne l'avoir jamais commise. Nous avions aussi préféré notre volonté à la sienne ; désormais nous voulons préférer cette dernière à toute autre, quoi qu'il pût nous en coûter : voilà le ferme propos. De la sorte, nous restaurons notre subordination et Dieu, dans sa bonté, veut bien oublier notre faute. Vous connaissez la parabole de l'enfant prodigue : dès que le coupable a formulé son aveu : « J'ai péché contre le ciel et contre vous, » son père ne le laisse pas continuer : « Vite, commande-t-il, apportez son ancienne robe..., » c'est-à-dire qu'il lui rend sa dignité première. Ainsi en advient-il de nous quand nous demandons pardon à Dieu.

La seconde réparation, c'est une compensation qui s'impose de la part des créatures. Nous avons abusé d'elles; nous nous sommes servis d'elles pour nous procurer des satisfactions illégitimes ; il est juste maintenant qu'elles se retournent contre nous pour nous infliger une souffrance équivalente. C'est là une vérité tellement évidente que les tribunaux civils, par exemple, quand il s'agit d'un vol à punir, non seulement ordonnent la restitution de l'objet dérobé, mais encore infligent en outre une amende ou une peine de prison. C'est là aussi, m. f., qu'il faut voir le motif de la peine du sens, dont nous sommes passibles de la part de la justice divine, même alors que la coulpe, ou faute, est remise.

Double désordre, voilà le péché ; double réparation à offrir, voilà sa conséquence. C'est ce que sainte Marie-Madeleine, lors de sa conversion, a parfaitement compris ; c'est ce qui va maintenant inspirer sa conduite. Regardons-la, m. f., afin qu'après l'avoir imitée en quelque façon par nos péchés, nous l'imitions aussi par notre pénitence.

II

1. Qu'il est magnanime, ce retour, et qu'il est humble aussi! Jésus est attablé chez Simon le pharisien ; il est un peu couché sur le côté, à la mode orientale. Marie-Madeleine s'approche de lui, elle se tient à ses pieds derrière lui, n'osant lever les yeux sur lui, remplie qu'elle est de confusion. Les hôtes murmurent, Jésus se tait : accueil bien déconcertant pour sa bonne volonté naissante. Peut-être va-t-elle se lever, s'enfuir, découragée ? Non, elle savoure sa honte, heureuse d'expier son mépris du Créateur par tous les affronts des créatures. C'est assez pour elle que le Fils de Dieu la souffre, qu'il ne retire pas ses pieds divins. Et alors sur eux, en sanglotant, elle verse des larmes. Ces sanglots, en comprenez-vous, m. f., la signification? Ils sont la confession la plus élo-

quente : « J'ai péché, pardon ! » tel est leur muet langage. La source de ces larmes, c'est son cœur contrit, humilié, repentant. Oui, sa contrition est parfaite, car elle naît du pur amour.

Elle pleure, non sur elle-même, sur sa déchéance ; elle pleure de la blessure faite à Dieu, elle pleure d'avoir oublié, outragé, méprisé Dieu, le souverain Bien. Elle pleure de n'avoir pas toujours connu, servi, aimé son Dieu. Elle pleure enfin de l'avoir retrouvé, de la joie de posséder Dieu maintenant.

Et qu'on ne dise pas que ce sont là des affirmations gratuites issues de l'imagination. Nous avons sur ce point le témoignage de Jésus lui-même : « *Dilexit multum*. Elle a beaucoup aimé ». Nous avons aussi, pour nous éclairer, la récompense qu'il lui décerne : cet amour, en effet, a été assez puissant pour effacer toute une vie de désordre et les larmes qui l'ont traduit ont suffi à laver toutes les souillures dont l'âme de la pécheresse était infectée.

C'est ainsi, m. f., que Marie-Madeleine s'est réconciliée avec Dieu ; mais elle n'a pu revenir à lui qu'en se détachant des créatures ; bien plus, il a fallu qu'elle transforme en instruments d'expiation ce qui avait été pour elle auparavant les instruments de ses plaisirs coupables. La même scène de l'Evangile nous montre avec quelle générosité elle s'est acquittée de ce devoir.

Par orgueil elle avait jusque-là méprisé les sentiments de la foule à son égard. Quand elle parcourait les rues de sa cité, elle sentait peser sur elle des regards chargés de réprobation ; elle devinait les sourires moqueurs, les plaisanteries échangées sur son compte. Indifférente en apparence, elle passait et persistait dans sa faute. Maintenant, par humilité, elle affronte de nouveau l'hostilité du peuple et en particulier de ceux qui donnent le ton aux autres, qui passent pour saints, qui ne pensent jamais avoir assez de dédain pour les pécheurs comme elle : les pharisiens. Elle va peut-être, quand elle se présentera dans la salle du festin, subir de cruelles rebuffades ; on la chassera peut-être honteusement. N'importe : elle avance hardiment, trop heureuse si ces humiliations acceptées compensent, auprès de Dieu, les folles bravades de jadis.

Elle va droit à Jésus et se prosterne à ses pieds sacrés : c'est la seule attitude qui lui convienne, car elle ne s'estime pas digne de lever ses regards sur le divin Maître. Elle tient dans ses mains un vase d'albâtre rempli d'un parfum précieux : récompense peut-être de complaisances coupables ou témoignage d'une amitié perverse ; ce parfum, elle le transforme en hommage de réparation. Ses cheveux, dont la beauté a peut-être servi à susciter d'impudiques désirs, elle les purifie en essuyant le parfum. Ses yeux, son visage, auparavant instruments du péché, les larmes de la pénitence en expient le mauvais usage. C'est une transformation complète de tout son être qui s'opère en sainte Marie-Madeleine ; c'est le don total d'elle-même qu'elle fait à Dieu. Plus éloquemment qu'en paroles, elle proclame à Notre-Seigneur qu'elle rompt sans retour avec son passé ; désormais elle s'attachera à Dieu seul qu'elle servira fidèlement.

Toujours ardente dans les élans de son cœur, mais ardente pour le bien cette fois, la générosité qu'elle manifeste au moment de sa conversion surpasse de beaucoup en valeur la froide correction extérieure des pharisiens, tout comme, à la fin de la vie publique de Jésus, son courage surpassera celui des Apôtres. Rien ne pourra plus la séparer du divin Maître : elle le suivra sur les chemins de la Palestine ; elle sera auprès de lui au Calvaire, arrosant de ses larmes de douleur le bois de la croix, comme la piété chrétienne se plaît à la représenter ; au matin de Pâques, elle viendra au tombeau et la vue même des anges sera incapable de la distraire un seul instant de l'objet de ses désirs ; après l'Ascension, elle se retirera dans une grotte, non loin de Marseille, en un lieu qui est devenu le but de nombreux pèlerinages, et elle y terminera ses jours, tout entière occupée à la prière et aux exercices de pénitence. Les créatures, qui dans sa jeunesse l'avaient détournée de Dieu, elle en fera un sacrifice perpétuel à Dieu et elle ne les connaîtra plus que dans la mesure où elles pourront la rapprocher de lui.

2. Rougissons, m. f., de notre lâcheté, en face d'un pareil exemple. Quand nous sommes captifs dans les liens du péché, comme il nous en coûte d'en sortir ! Nous ne le faisons pas parce qu'il faudrait désavouer notre conduite passée, ce à quoi notre orgueil se refuse, ou bien rompre avec des occasions dangereuses et des plaisirs défendus, ce qui rebute notre sensualité. Mais, par une singulière aberration, c'est précisément là où nous cherchons notre satisfaction que nous trouvons notre malheur.

Le péché, en effet, c'est d'abord l'éloignement de Dieu. Or si nous considérons les aspirations les plus profondes de notre nature, nous constatons que nous sommes faits pour Dieu et qu'en lui seul nous pouvons trouver le repos. Dès lors, si nous sommes séparés de lui, nous sommes dans un état contre nature; aux reproches de la conscience se mêle je ne sais quel sentiment d'inquiétude, de vide et de dégoût. Beaucoup de ceux qui ont eu le bonheur de se convertir en ont fait l'aveu : le péché assombrit l'âme et la plonge dans une indicible amertume.

Et pourtant, m. f., combien la réconciliation avec Dieu est facile ! Il ne nous est pas demandé d'imiter sainte Madeleine en faisant publiquement l'aveu de nos fautes et de nos regrets. Un amour semblable au sien n'est même pas exigé de nous, encore qu'il soit fort souhaitable. Notre-Seigneur veut seulement que nous prenions conscience de nos véritables intérêts, que nous nous écartions de l'enfer ouvert sous nos pas, pour nous acheminer vers le ciel ; il consent à ce qu'au lieu du

désintéressement de la contrition parfaite nous nous en tenions aux raisons utilitaires de l'attrition. Cette condition réalisée, il nous suffira d'aller trouver le prêtre au confessionnal et de lui faire, sous la garantie du plus inviolable secret, des aveux qu'il écoutera d'une oreille bienveillante. Dira-t-on que c'est au-dessus des forces humaines ?

Dira-t-on aussi qu'il est trop difficile de se détacher des créatures ? Ah ! m. f., c'est qu'on aurait alors bien peu réfléchi sur la précarité des satisfactions qu'elles nous procurent. Le plus souvent elles se dérobent à nos désirs ; quand on les possède on doit craindre à chaque instant de les perdre ; à leur jouissance, enfin, succède bientôt la lassitude, parce qu'on éprouve combien elles sont loin de combler nos désirs. Il ne faut pas leur demander plus qu'elles ne peuvent donner : elles ne sont qu'un pâle reflet de la beauté divine, leurs attraits ne sont qu'une goutte de l'océan de perfection qu'est l'essence divine et on ne peut les comparer qu'à la trace des pas laissée par le voyageur sur le sable. Par tout ce qu'elles sont elles ne font que nous inviter à les dépasser pour remonter jusqu'à leur Créateur, en qui seul se trouve le vrai bonheur. S'arrêter en chemin est la plus funeste des erreurs.

C'est bien ainsi que l'ont toujours compris les saints. Ils se servaient des créatures ; ils ne leur étaient pas asservis. Tel est l'idéal que nous devons nous efforcer d'atteindre. Il est rude, je le sais, car toutes les fibres de notre être déséquilibré par la faute originelle nous rattachent à la terre ; mais si, comme les saints, nous travaillons à cette tâche purificatrice, comme eux aussi nous connaîtrons les saintes allégresses que procure l'affranchissement de l'esprit.

* *

S'il est vrai, d'une manière générale, qu' « il y a plus de joie au ciel pour la conversion d'un pécheur que pour la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes, » ce fut particulièrement le cas lorsque sainte Marie-Madeleine se convertit, car c'était une âme de choix que Dieu recouvrait. Les larmes que versa la pécheresse repentante trouvèrent partiellement leur source, avons-nous dit, dans la joie qu'elle éprouva de ce retour à Dieu ; mais cette joie fut surpassée par celle de Notre-Seigneur. Sur-le-champ le bon Maître lui en accorda la plus magnifique récompense : non seulement il la réhabilita, mais encore il l'exalta hautement devant ses accusateurs. Plus tard, après sa résurrection, c'est à elle qu'il apparut tout d'abord, avant qu'il se montrât à ses Apôtres, avant même que S. Pierre, le chef de l'Eglise, reçût une faveur semblable.

M. f., tous nous avons des leçons à prendre dans la vie de notre patronne. Si nous sommes pécheurs, faisons pénitence comme elle ; si nous sommes fidèles à Dieu, imitons la conduite qu'elle mena après sa conversion. Et tous, pénitents ou innocents, nous serons unis dans la même récompense : le bon Dieu nous accueillera avec la même bienveillance et se dévoilera à nous comme il le fit à l'égard de sainte Madeleine auprès du tombeau vide, le matin de Pâques. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINTE ANNE

(26 juillet)

L'AUTORITÉ ET LA FONCTION ÉDUCATRICE DES PARENTS

Mes frères,

Nous avons peu de renseignements sur sainte Anne. La Sainte Ecriture a gardé un silence complet à son sujet. Quant à la Tradition, elle nous a conservé son nom ; elle ajoute que son plus beau titre de gloire est d'avoir été la mère de la Sainte Vierge. Les autres détails qui sont parvenus jusqu'à nous manquent de l'authenticité nécessaire pour qu'on puisse faire fond sur eux. Je n'essaierai donc pas de vous faire un panégyrique de sainte Anne. Je retiendrai seulement qu'elle fut une éducatrice modèle, comme le prouve ce fait qu'elle contribua pour une part à l'éclosion de cette fleur merveilleuse de sainteté que fut Marie. Et à ce propos j'attirerai l'attention des mères chrétiennes qui m'entourent sur deux aspects de leurs fonctions : l'*exercice de l'autorité* et la *nature d'une bonne éducation.*

I

1. Et d'abord rappelons que l'autorité des parents est une participation de celle que Dieu possède sur toutes choses. Comme celle-ci, elle trouve sa raison d'être dans une causalité : car de même que Dieu régit l'univers entier parce qu'il en est le principe, de même les parents tirent leur pouvoir de commander de ce qu'ils ont donné naissance à leurs enfants. Sans doute, ils ne sont pas les auteurs de tout leur être, car ils n'ont créé ni leur âme ni la matière dont est formée leur corps, mais il n'en reste pas moins qu'ils ont exercé une activité qui a eu pour terme de nouvelles personnes humaines issues d'eux. Les affinités mystérieuses qui existent entre parents et enfants, et qui s'étendent parfois fort loin, jusqu'en des domaines où il semblerait que seul l'esprit devrait avoir part, montrent jusqu'à l'évidence la dépendance originelle des seconds par rapport aux premiers.

Emanée de Dieu, et cela en vertu d'une loi de la nature, il en résulte que l'autorité paternelle est sacrée. Personne n'a le droit d'y porter atteinte. Je n'ignore pas que des théories nouvelles prétendent la confisquer pour l'attribuer à l'Etat, qui deviendrait par là un despote aussi tyrannique qu'incapable de réussir, et malheureusement elles se sont insinuées plus d'une fois dans la pratique. L'expérience, d'ailleurs, n'a pas tardé à montrer leurs déplorables conséquences. Il faut donc que

les catholiques s'unissent pour leur barrer courageusement la route, sans quoi elles deviendraient vite mortelles pour les âmes comme pour la société.

S'ils ne doivent pas se laisser dépouiller de leur autorité, les parents ne doivent pas non plus l'abdiquer volontairement. Elle est un dépôt qui leur a été confié et dont ils ne peuvent disposer à leur guise. Il leur est permis, sans doute, de se faire aider par d'autres, par exemple d'utiliser le concours de maîtres chargés de l'instruction ; mais ils ne doivent pas pour autant renoncer à leur droit de contrôle. Ils restent responsables : c'est pourquoi ils doivent choisir avec sagesse leurs auxiliaires et, ce choix fait, veiller à ce que ces derniers tiennent convenablement leur place. Qu'ils se gardent aussi de déchoir, par une faiblesse condamnable, et de traiter leurs enfants en égaux avec lesquels on discute.

Le principe que nous avons énoncé tout à l'heure nous conduit encore à une autre conclusion : c'est que l'autorité paternelle doit toujours rester subordonnée à Dieu. Elle atteindra ce but si elle s'insère dans le cadre des lois providentielles qui s'appliquent à l'humanité, c'est-à-dire si elle s'efforce d'aider l'enfant à obéir aux commandements de Dieu et de l'Eglise et à observer ponctuellement ses devoirs d'état. D'instinct le petit être qui s'éveille à la vie se soumet à ses parents parce que, comme autrefois Jésus à Nazareth, il voit en eux les représentants de Dieu auprès de lui. Il ne faut pas qu'il constate le moindre conflit entre ces deux pouvoirs.

2. L'autorité n'est pas ordonnée directement à l'avantage de celui qui la détient : elle vise avant tout à l'utilité de celui qui lui est soumis. Telle en est la conception chrétienne que Notre-Seigneur proclama quand il invita ses apôtres, non à dominer leurs subordonnés à la manière des potentats païens, mais bien plutôt à se faire leurs serviteurs. Telle est aussi la règle de conduite à laquelle doivent se conformer les parents. Le bon Dieu ne leur a pas donné des enfants pour en faire les victimes de leurs caprices ou les objets de leur vanité, mais bien plutôt pour promouvoir leur bien, surtout le bien de leurs âmes. C'est d'un véritable sacerdoce qu'ils ont été investis à leur égard ; c'est une tâche noble entre toutes que celle dont ils ont été chargés, mais combien redoutable, à cause des répercussions qu'elle aura dans le temps et l'éternité !

Ils ne doivent donc pas l'assumer en se confiant uniquement en leurs forces et en leurs talents. Puisqu'il s'agit d'une œuvre qui a pour objet des êtres doués d'une âme immortelle, bien plus, appelés à une vie surnaturelle, il faut de toute nécessité un secours d'ordre surnaturel, c'est-à-dire celui de la grâce divine. Les parents se feront un pieux devoir d'implorer souvent par la prière les lumières divines pour connaître les exigences de leur auguste mission et la force morale nécessaire pour les remplir.

Car, ne l'oublions pas, l'exercice du commandement nécessite une grande maîtrise sur soi-même. Il faut d'abord refréner les impulsions de ses sens, voire même d'une volonté capricieuse, pour n'ordonner que ce qui est conforme aux prescriptions de la droite raison. Or ils ne sont pas rares, les parents qui multiplient les injonctions sans réflexion, selon l'impression du moment. Qu'arrive-t-il ? C'est que bien vite l'enfant est déconcerté par le caractère contradictoire des ordres qu'il reçoit. Pourquoi lui a-t-on défendu aujourd'hui ce qu'hier on l'avait laissé faire ? Sa logique lui fera alors comprendre sans retard qu'il peut agir à son gré, d'autant plus que l'expérience lui aura également montré que les sanctions de ses manquements sont ou absentes ou appliquées sans discernement.

La force d'âme est encore nécessaire pour prendre le temps de réfléchir avant de commander, pour ne commander que ce qu'il faut et quand il le faut, enfin pour tenir la main à l'exécution d'un ordre donné, au besoin pour procéder aux sanctions indispensables. En cette matière, S. Thomas d'Aquin nous l'enseigne, c'est à la raison que revient le rôle principal : or la raison a besoin de dominer les passions pour agir normalement. Une certaine mollesse, un certain amour du bien-être, une certaine fausse sensiblerie s'accommodent fort bien d'un relâchement de la discipline : la peur de l'effort rejoint ici la peur de faire souffrir. Parents chrétiens, ne tombez pas dans cet excès si fréquent de nos jours. Pensez que, si vous le commettez, vous en serez les premières victimes, et après vous les enfants que vous chérissez d'une bien légitime tendresse. Ce devoir, comme tous les autres ici-bas, présente un caractère pénible. Acceptez cette peine vaillamment : sa récompense viendra en son temps.

II

L'autorité des parents a pour but de rendre possible leur fonction éducatrice. Disons à présent un mot de celle-ci.

1. Une éducation, en premier lieu, est nécessaire, comme le montrent les conditions dans lesquelles naît et se développe la personne humaine.

A la différence des animaux privés de raison, l'homme, quand il vient au monde, demeure longtemps dans l'impuissance à se suffire. Durant une période qui s'étend sur de nombreuses années, il a besoin que d'autres pourvoient à sa subsistance, et ce n'est que parvenu à l'adolescence qu'il commence à gagner sa vie.

Au point de vue intellectuel, son indigence est égale. L'enfant possède une intelligence, sans doute, mais cette intelligence ne s'éveille que peu à peu, au milieu de mille tâtonnements et de mille erreurs et avec des moyens d'information fort limités. Il faut donc qu'ici encore une aide étrangère vienne à son secours, pour lui apprendre ce qu'il ne saurait découvrir par lui même ou ce qu'il ne connaîtrait qu'après de longs délais, pour lui

dévoiler les dangers à fuir ou les avantages à rechercher, en un mot, pour le faire profiter de l'expérience acquise par les générations passées. C'est là une nécessité tellement impérieuse que certains philosophes en ont pris prétexte pour affirmer l'incapacité de l'intelligence humaine à acquérir par elle-même toute idée ou au moins certaines catégories d'idées, en dehors de l'enseignement oral. Certes, ils ont exagéré, mais leur théorie reposait sur un fond de vérité. Laissé à lui-même, l'homme n'acquerrait en effet qu'une formation intellectuelle semblable à celle du sauvage des tribus africaines ; au contraire, sous l'influence d'un magistère, il devient capable d'un progrès rapide et peut non seulement garder l'héritage du passé, mais encore parvenir à de nouvelles découvertes, en sorte que le genre humain peut se comparer à une seule personne qui accroîtrait indéfiniment le champ de ses connaissances.

Au point de vue moral, on constate également la nécessité d'une éducation. Si l'homme naissait bon et enclin naturellement à la vertu, il suffirait de laisser libre cours à son activité. Mais vous savez, m. f., quel déséquilibre a introduit en nous le péché originel. C'est à cause de lui que nous nous portons comme d'instinct vers ce qui offre un vice en lui-même, par exemple la satisfaction de l'amour-propre ou des tendances sensuelles, tandis que le bien nous apparait comme pénible au point que nous manquons de courage pour l'accomplir.

Si donc un redressement ne se produit pas sous l'action de l'extérieur, le résultat le plus probable est facile à prévoir ; il arrivera ce qui se produit dans un champ dont on n'a pas arraché les mauvaises herbes : de même que celles-ci parviennent vite à étouffer la bonne semence, de même les mauvaises inclinations prennent le pas sur les bonnes dans l'homme. C'est alors l'égoïsme sans frein, l'orgueil, l'amour des jouissances, la cruauté qui s'installent en maîtres dans l'âme. A l'heure actuelle on constate un fléchissement dans l'éducation morale de la jeunesse. La conséquence en est un véritable retour à la barbarie ; l'homme redevient un loup pour l'homme ; c'est le droit du plus fort qui fait la loi et la terre se transforme en une sorte d'enfer anticipé.

Ces brèves considérations, m. f., vous ont fait comprendre la nécessité de l'éducation dans le triple domaine physique, intellectuel et moral. Voyons maintenant la part qui vous en revient.

2. Au point de vue physique, je sais que vous ne manquez pas à votre devoir. Vous assurez à vos enfants l'alimentation nécessaire et vous entourez leur corps de tous les soins qu'exige leur complexion. Tout ce qu'on peut vous demander, c'est plutôt de ne pas porter de ce côté une sollicitude exagérée, qui aboutirait à flatter la gourmandise, à former des enfants difficiles à contenter plus tard et peu aptes à supporter les sacrifices que la vie leur rendra inévitables.

Au point de vue intellectuel, votre tâche est facilitée par la multiplication des écoles sur notre sol. On a de plus tellement prôné les avantages de l'instruction et tant de maîtres ont été mis à la disposition de la jeunesse qu'il semblerait que les illettrés ne devraient plus être qu'une rare exception. Et pourtant les statistiques annuelles continuent à en manifester des proportions considérables par rapport à l'ensemble. Les motifs de ce fait, sans doute, sont multiples ; je n'en retiendrai ici qu'un, à savoir la négligence avec laquelle certains parents veillent à la fréquentation de l'école par leurs enfants.

Songez, m. f., que l'ignorance est un sérieux obstacle à qui veut se faire une situation. Combien, parvenus à l'âge où on prend un métier, ont regretté de n'avoir pas ces connaissances qui leur auraient permis d'avoir une place plus lucrative ou de parvenir à des échelons supérieurs ! Ils ont alors gémi de leur peu de zèle passé pour l'étude, parfois ils ont cherché à regagner le temps perdu, mais le plus souvent il était trop tard. Puissiez-vous n'avoir aucun reproche à vous adresser à ce sujet. J'ajouterai même que si l'occasion s'en présente, vous ne devez pas hésiter, pour apprendre à vos enfants les premiers rudiments, à devancer l'heure de l'entrée à l'école, avec les ménagements voulus, bien entendu. Vous y trouverez un double avantage : d'une part vous leur inculquerez l'amour du travail et d'autre part vous leur faciliterez grandement l'acquisition de la science par l'avance qu'ils auront prise.

C'est au point de vue moral que votre tâche est plus importante. Ne croyez pas, m. f., que l'école et le catéchisme vous dispensent de ce devoir. L'école publique est officiellement neutre. Or vous savez ce qui se cache souvent sous ce mot de « neutralité. » Il veut dire, en tout cas, qu'on n'y enseigne pas la religion, ce qui enlève à la morale sa base la plus solide. Quant au catéchisme, le temps qui lui est consacré est très limité ; la pénurie de prêtres dont nous souffrons le restreint encore ; enfin n'oubliez pas que si l'enfant passe une demi-heure, même chaque jour, avec le prêtre, six heures avec son maître, cinq jours par semaine, il passe tout le reste de son temps avec ses parents.

Et que dire de ses toutes premières années, où il reste continuellement au sein de sa famille ? C'est sur les genoux de sa mère qu'il apprend à prononcer les doux noms de Jésus et de Marie et à formuler ses prières ; tout ce qui lui est enseigné par elle lui est sacré, car il ne voit rien au-dessus d'elle ; les leçons maternelles se gravent profondément dans son esprit et leur influence se fait parfois sentir durant toute sa vie. Un jour qu'on félicitait le saint Curé d'Ars d'avoir eu si tôt le goût de la prière et de l'autel, il répondit avec émotion : « Après Dieu, je le dois à ma mère. Elle était si sage ! La vertu passe facilement du cœur des mères dans le cœur des enfants » Beaucoup d'illustres personnages ont tenu un langage ana-

logue. C'est dire que rien ne vaut l'éducation reçue au foyer.

L'enfant est aussi un perspicace observateur. Sans même qu'on s'en doute, il se rend compte des faits et gestes de ceux qui l'entourent et à la première occasion il les reproduira. Vous devinez sans peine, dès lors, combien il importe de ne lui donner que de bons exemples. Soyez donc fidèles à vos devoirs de chrétiens, à l'église et à la maison ; observez les règles de l'honnêteté et de la décence ; inspirez-vous des pensées de la foi dans vos appréciations sur les personnes et les choses, et sans effort, sans même que vous y pensiez, votre mission d'éducateurs s'accomplira. Vous formerez ainsi une génération qui marchera sur vos traces et perpétuera vos vertus en même temps que votre nom.

* * *

Une dame romaine de l'antiquité, Cornélie, montrait avec orgueil ses enfants en disant : « Voilà mes joyaux. » Parents qui m'écoutez, vous pouvez, vous aussi, trouver dans les vôtres de semblables motifs de fierté. C'est un art, et un art infiniment délicat, que d'être éducateur. Pourtant il ne faudrait pas vous en exagérer la difficulté. Recourez souvent à Dieu et, au jour le jour, faites ce que votre foi et votre conscience vous dicteront. Je ne vous garantis pas un succès infaillible, car le libre-arbitre humain garde toujours ses droits, mais il sera du moins très probable et vous serez toujours l'objet des complaisances divines. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS AUX MÈRES CHRÉTIENNES SUR LA BONTÉ

IV

SA PRATIQUE

Mesdames,

Il y a des contrefaçons de la vraie bonté. Nous les avons étudiées dans notre entretien précédent. Ce sont la faiblesse de caractère, les flatteries, la bonté de commande, la sentimentalité. On peut les prendre parfois pour la bonté authentique, elles n'en sont que des imitations, elles n'en ont que les apparences.

Il est temps d'arriver à la pratique de cette vertu et donc de nous demander comment vous devez être bonnes.

Vous devez l'être de toutes manières et par tout vous-mêmes : dans votre esprit, dans votre cœur, dans vos paroles, dans vos actes. Bornons-nous aujourd'hui aux deux premières formes.

I

1. La bonté d'esprit, c'est-à-dire de pensée, de jugement, d'appréciation, exclut l'esprit rancunier et l'esprit de critique.

L'esprit rancunier. Blessée dans son amour-propre, ou contrariée dans ses projets, ou entravée dans ses ambitions, une femme, tout en ne laissant rien paraître, peut conserver au dedans d'elle-même un certain ressentiment, entretenir quelque fiel, se réservant de le produire à l'occasion. Cette femme ne saurait être portée à bien juger, à estimer la personne par qui elle croit avoir été offensée. Plaise à Dieu qu'au lieu d'être disposée à lui faire plaisir, elle ne cherche pas à lui nuire de quelque manière ! L'âme bonne oublie les torts que l'on a pu avoir à son endroit ; elle ne voit que le bien à faire et non les injures à venger. « *Omnia sustinet*. Elle supporte tout, » avons-nous déjà dit avec S. Paul.

L'esprit de critique. Il est des acides, à action très violente, dont une seule goutte tombant sur les mains détermine une brûlure, ou répandue sur un vêtement le ronge. Tel est l'esprit qui porte à voir surtout non le bien mais le mal, à relever dans une personne non les qualités, mais les défauts ou les travers, à trouver en tout et en tous quelque chose à reprendre. Déplorable esprit que celui qui s'exerce au détriment du prochain ! C'était l'esprit des Pharisiens. On les voyait partout à la suite de Jésus, prêts à le surprendre en défaut dans ses paroles ou dans ses actes.

Il se retrouve fréquemment parmi vous, Mesdames. Nous sommes si facilement enclins à voir le mal plutôt que le bien, à blâmer nos semblables plutôt qu'à les louer ! Il faut une pente naturelle contraire — ce qui est rare — ou une longue vigilance sur nous-mêmes pour nous incliner à l'indulgence et nous faire regarder le prochain d'un œil bienveillant.

2. Vous voudrez vous observer et passer au crible vos jugements et vos pensées, afin de vous interdire sévèrement et l'esprit de rancune et l'esprit de critique. Vous ferez preuve, au contraire, d'esprit bon et de bon esprit.

L'esprit bon. Pour cela, ne jugez pas, ou du moins *a priori*, à la légère, sur une première impression, en dépit du proverbe qui veut que la première soit la bonne. Nous basons trop nos jugements sur une apparence. D'excuses, de circonstances atténuantes, de raisons justificatives, nous n'en admettons pas pour autrui, mais nous les réclamons pour nos manquements personnels.

A l'esprit bon, vous joindrez le *bon esprit*. Il y a une nuance entre l'un et l'autre. Le premier s'entend de la manière de juger le prochain ; le second consiste dans la manière de se conduire à l'égard de ceux qui nous commandent. Le bon esprit fait que l'on accepte avec respect, sinon joyeusement, leurs observations, leurs reproches, leur direction. Le mauvais esprit est le fléau des maisons d'éducation ; vous avez peut-être connu, au temps de votre jeunesse scolaire, de ces semeuses de révolte, de ces apôtres de résistance contre vos maîtresses, en quête sournoise de complices ou d'instruments. Elles sont aussi le fléau de leur paroisse, ces personnes soi-disant pieuses qui ont toujours à se plaindre du clergé, qui s'érigent en censeurs de tout ce qu'il dit et fait, et

qui se donnent la mission de faire partager leurs griefs aux autres. Que cet esprit ne soit jamais le vôtre. Mécontentes, à tort ou à raison, de l'administration de votre paroisse, gardez au moins le silence et ne vous faites pas les inspiratrices de l'opposition.

II

La bonté d'esprit vous facilitera la bonté de cœur. Un bon cœur est un cœur à la fois compatissant, large et bienfaisant.

Un cœur compatissant. Compatir, selon l'étymologie du mot, c'est souffrir avec ceux qui souffrent, c'est faire siennes, autant qu'il est possible, leurs peines, leurs douleurs, leurs angoisses ; c'est ressentir quelque chose de leur affliction.

Il n'est pas encore question de secourir, de soulager, de consoler l'infortune ; nous en parlerons dans quelques instants. Je vous demande ici de ne jamais passer à côté d'une misère quelconque, physique ou morale, sans éprouver un sentiment de pitié, sans être animées du désir de lui venir en aide, sans souhaiter d'avoir assez de temps, de forces, de ressources pour y porter remède. La devise de tout cœur compatissant devrait être le mot de S. Paul : « Qui souffre, sans que je souffre moi-même ? » (II Cor., XI, 29). Déjà le poète latin avait dit : « Je ne suis indifférent à rien de ce qui concerne l'humanité. » Après tout, Mesdames, ceux que nous coudoyons chaque jour : indigents, mutilés, affligés, ne sont-ils pas nos frères en Adam et en Jésus-Christ ? Pensons toujours que leur condition pourrait être la nôtre et que nous serions heureux, à leur place, de trouver chez nos semblables de la commisération. Hélas ! en ce siècle d'égoïste jouissance, combien peu de personnes accordent aux blessés de la vie ne fût-ce qu'un regard de sympathie !

Un cœur large. Cette largeur se mesure au nombre de ceux sur qui elle s'étend. Il va de soi que, matériellement, il vous est impossible de faire l'aumône à tous les malheureux, de soutenir toutes les œuvres, de porter secours à toutes les détresses. Ayez vos pauvres, ayez vos œuvres ; cependant ne soyez pas exclusives et admettez au bénéfice de votre charité le plus de besoins possible.

Cette largeur s'entend aussi du pardon des injures, de l'oubli des manques de forme, d'égards, de gratitude dont on peut être l'objet. Le cœur bon ne s'ouvre pas que sur ceux envers qui l'on n'a aucun grief ou pour qui l'on a de la sympathie. Sans quoi l'on mériterait la remarque de Notre-Seigneur : « Les païens en font autant » (Math., v, 27), et il pourrait même dire encore : « Votre charité n'est pas plus parfaite que celle des Scribes et des Pharisiens » (Math., v, 20). Victime d'un accident de chasse, le baron de Chantal, sur son lit de mort, exprima la volonté qu'on n'inquiétât pas le meurtrier involontaire. Son inconsolable veuve, la future sainte Jeanne de Chantal, lui pardonna, mais elle n'avait pas voulu le revoir. S. François de Sales ayant déclaré qu'il serait plus magnanime encore de l'accueillir, d'autant qu'il ne se consolait pas des conséquences d'un coup égaré, la noble chrétienne broya ses sentiments, le reçut en visite et mit sa main dans la sienne. Quel exemple, Mesdames !

Cœur bienfaisant. Ce lui est un besoin de répandre autour de lui le bien que Dieu y a mis, autant qu'il le peut. Je ne vous demande pas d'aller à tous les blessés de la vie que vous croisez chaque jour pour leur exprimer votre sympathie : vos journées n'y suffiraient pas. Mais si dans vos relations, dans votre voisinage, quelqu'un est dans la peine, portez-lui vos consolations, vos encouragements. Sachez trouver en vous ce que vous voudriez trouver chez les autres en pareille occurrence. Ecoutez avec patience le récit, même prolixe, même réitéré, des épreuves, des souffrances d'autrui. Mettez votre bonheur à essayer, tout au moins, d'adoucir les larmes, ce trop plein d'un cœur oppressé, de relever les courages abattus, de ramener l'espérance dans les âmes prostrées sous la tribulation.

Avant de demander au divin Maître les exemples que nous donne sa vie, recueillez ces paroles d'un grand chrétien qui a si admirablement compris l'esprit de l'Evangile. Dans son testament, M. de Monthyon, le fondateur des prix de vertu, a écrit : « Je demande pardon aux hommes de ne leur avoir pas fait tout le bien que je devais leur faire. » Pourquoi ce regret, se demandait le marquis de Ségur en 1908 dans son discours de réception à l'Académie française ? « C'est que, dit-il, dans ces instants de lucidité supérieure qui précèdent parfois l'heure suprême, il avait peut-être entrevu que pour remplir tout son devoir envers les malheureux, ce n'est pas assez de donner son argent, son temps, sa peine, il faut encore par un don plus précieux joindre quelque chose de soi-même, comme une parcelle de son cœur. »

* *

Bonté de l'esprit, bonté du cœur, voilà, Mesdames, les deux premières formes de cette vertu que nous étudions. Quel champ d'exercice déjà ! Aux pieds du Dieu de toute bonté, prenez la résolution de mettre en pratique ces enseignements et demandez à Notre Seigneur la grâce qui vous est nécessaire pour ne laisser passer, dès ce jour, aucune occasion de vous montrer bonnes. Ainsi soit-il.

LES PERSONNAGES EVANGÉLIQUES

XVIII

LA VOCATION DE S. PIERRE

Voici une figure de chef, non de chef militaire ou de chef politique, mais de chef religieux. Le premier se distingue par le coup d'œil et l'audace, mais il est porté à excéder par l'orgueil et par une confiance exagérée en lui-même ; de là des chutes dont on ne se relève pas. Le second se

fait remarquer par son esprit réfléchi et par sa prudence, mais il est volontiers hésitant, timide, il se défie de lui et des autres, il prend trop tard un parti, une décision et laisse échapper l'occasion qui ne se retrouve plus. L'un et l'autre sont peu accessibles aux considérations du cœur.

Pierre, le chef religieux, est à la fois généreux et humble. Il est vaillant à l'action et plein d'élan, mais présomptueux. Lui aussi, parce qu'il est faible, est sujet aux chutes, mais il s'en relève par l'humilité même. Ses chutes lui servent et pour lui qui s'applique à s'en préserver à l'avenir, et pour ceux qu'il gouverne, parce qu'elles lui ont donné l'expérience et la prévoyance. Ses ordres sont clairs, ses avis lumineux, les mesures qu'il prescrit s'inspirent du passé, et si parfois elles apparaissent pénibles à exécuter, le cœur intervient avec une bonté, une longanimité qui en tempèrent l'amertume d'abord, puis y font prévaloir la douceur. Il est le chef idéal.

I

Jésus, après sa tentation, descendait de la montagne de la Quarantaine et se dirigeait vers le Jourdain. Jean-Baptiste le vit qui venait à lui et il dit à la foule : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface le péché du monde. »

Le lendemain, le Précurseur avait avec lui ses disciples : André et Jean ; il vit le Sauveur qui marchait sur la rive du fleuve et il leur dit de nouveau : « Voici l'Agneau de Dieu. » Cette fois ils comprirent et ils suivirent Jésus. Le Sauveur, voyant qu'ils le suivaient, se retourna et leur demanda : « Qui cherchez-vous ? » Ils ne répondirent pas à sa question, qui était résolue dans leur cœur, et ils lui dirent : « Maître, où demeurez-vous ? »

Jésus leur dit : « Venez et voyez. » Ils vinrent et ils virent où il demeurait, et ils restèrent avec lui la soirée. Il était environ la dixième heure, c'est-à-dire quatre heures du soir. (Jo., I, 39).

Cet entretien les éclaira, car il répondait à leurs secrètes préoccupations ; il leur apprit ce que Jean-Baptiste n'avait pu leur dire. Ils en sortirent embrasés d'amour pour leur nouveau Maître, et transformés.

André alors rencontra son frère, Simon-Pierre, et lui dit : « Nous avons trouvé le Messie. » Et il conduisit Pierre à Jésus.

Jésus regarda le nouveau venu, de son regard qui pénétrait tout ; il vit en lui tant de générosité d'âme, de volonté simple et bonne et de candeur, qu'il lui dit : « Tu es Simon, fils de Jonas, tu t'appelleras désormais Céphas. »

Jonas signifie colombe, et Céphas, Pierre. Le fils de la colombe, avec son cœur plein d'amour et d'innocence, serait cependant ferme et inébranlable comme le roc. Ces paroles étaient une révélation, une lumière projetée sur l'avenir.

André et Pierre étaient de Bethsaïda, un village de pêcheurs situé non loin de Capharnaüm, sur les bords du lac.

Jésus alla se fixer dans cette dernière cité, populeuse et florissante, qu'il appelait « sa ville. » De là il se rendit à Bethsaïda pour revoir ses disciples. Comme il suivait le rivage du lac, il les aperçut qui jetaient leurs filets, car ils étaient pêcheurs. Il leur dit : « Venez avec moi et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes. » Ils laissèrent leurs filets et le suivirent.

Un peu plus loin il vit encore deux frères, Jacques et Jean, qui étaient avec leur père Zébédée et qui réparaient leurs filets dans une barque. Il les appela aussi. Ils abandonnèrent leurs filets, dirent adieu à leur père qu'ils laissèrent avec ses mercenaires et ils allèrent ensemble à Capharnaüm. (Marc, I, 16 21). L'intimité s'établit aussitôt entre Pierre et Jésus. Celui-ci avait une demeure dans la ville, Pierre y possédait aussi une maison, le maître vint l'y visiter. La belle mère de Pierre avait une forte fièvre et son entourage était inquiet. Jésus commanda à la fièvre, prit la malade par la main et elle se leva : elle était guérie. Aussitôt elle prépara le repas pour Jésus et pour ses disciples, tout heureuse de les servir. On se figure la joie qu'éprouva Pierre quand il fut témoin de ce miracle et surtout quand il vit son Maître assis à sa propre table. Il était à la fois confus et reconnaissant de ce grand honneur. Jésus ne dédaignait pas un pauvre pêcheur et rompait le pain avec lui. La maison du pêcheur n'était pas luxueuse, mais le Sauveur regardait les âmes, et c'étaient bien les plus belles âmes de la cité.

Ce n'est que l'année suivante toutefois que Jésus arrêta le choix définitif de ses douze Apôtres. Il passa la nuit en prière sur la montagne des Béatitudes, car au choix de ces humbles hommes du peuple étaient attachées les destinées de l'humanité, et quand il descendit, le matin, dans la plaine, le premier Apôtre qu'il désigna fut Simon-Pierre. Désormais Pierre ne le quittera plus Nous le trouvons bientôt dans la maison de Jaïre quand Jésus ressuscite la fille du chef de la synagogue de Capharnaüm. Le Sauveur a pris encore avec lui Jacques et Jean, deux disciples ardents, mais sa prédilection va à Pierre, le futur chef de l'Eglise, parce que celui-ci est animé d'un zèle plus communicatif, qu'il obéit aussitôt aux meilleures inspirations, qu'il est d'un dévouement sans bornes et qu'il y va de tout son cœur.

C'est ce que vont nous apprendre les traits qui suivent.

II

Jésus, voyant un jour une foule considérable qui l'avait suivi à Bethsaïda Julias, au delà du Jourdain, « eut pitié d'elle, parce qu'elle était semblable à un troupeau sans pasteur » (Marc, VI, 34), et il la nourrit avec cinq pains d'orge et deux poissons. En faisant cette première multiplication des pains, il voulait préparer les esprits à l'institution de la Sainte Eucharistie. Le soir, il ordonna à ses disciples de s'embarquer pour Capharnaüm ; une tempête s'éleva et les eaux envahirent la

barque. Jésus était resté sur la rive pour prier. Toute la nuit ils luttèrent contre les flots et les vents. A la quatrième veille de la nuit, ils virent quelqu'un qui marchait rapidement sur les eaux et cherchait à les devancer. Ils crurent que c'était un fantôme et furent effrayés. C'était Jésus... Il leur dit : « C'est moi, ne craignez point ! »

— Seigneur, si c'est vous, lui dit Pierre, toujours ardent, commandez que je vienne à vous sur les eaux.

— Viens ! lui dit le Seigneur.

L'Apôtre s'élança hors de la barque, puis il eut peur. Il commençait à enfoncer. « Seigneur, cria-t-il, sauvez-moi ! » Jésus étendit la main et le soutint. Puis il lui dit avec un léger reproche : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? » Ils montèrent dans la barque, le vent tomba et ils abordèrent aussitôt, au grand étonnement des disciples.

Le matin, la foule s'embarqua à son tour pour chercher Jésus. Ils le trouvèrent à Capharnaüm, dans la synagogue. Il leur dit : « Vous me cherchez parce que je vous ai nourris de pain. Travaillez, non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure dans la vie éternelle. » (Jo., VI). Et il ajouta : « C'est moi qui suis le pain de vie. Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour le salut du monde. » Des murmures éclatèrent dans la synagogue : « Comment pourra-t-il nous donner sa chair à manger ? » s'entredisaient les Juifs.

— En vérité, en vérité je vous le dis, poursuivit Jésus, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous.

Mais Jésus eut beau leur expliquer sa doctrine, ils étaient trop orgueilleux pour l'admettre : l'orgueil, chez eux, empêchait la foi et ils disaient : « Cette parole est dure et qui peut l'entendre ? »

Ces hommes qu'il avait nourris miraculeusement la veille ne se souvenaient plus du bienfait ni du prodige. Ils se retirèrent mécontents et incrédules. Plusieurs disciples même s'en allèrent. Jésus ne retint personne. Les Apôtres cependant restaient autour de lui. Il leur dit avec douleur : « Et vous, voulez-vous aussi vous en aller ? »

Pierre, qui avait eu un moment de faiblesse sur les eaux du lac, animé maintenant d'une foi aussi vive que son amour et sa reconnaissance, s'écria au nom de tous : « Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle ! Nous croyons, nous savons que vous êtes le Saint de Dieu ! »

Ces paroles généreuses consolèrent le cœur de Jésus, sans parvenir pourtant à lui faire oublier que l'un de ses Apôtres était un « démon. » C'était le commencement des grandes douleurs.

La foi de Pierre toutefois grandissait et s'épanouissait. Elle eut l'occasion de se manifester au pied de l'Hermon, non loin de Césarée de Philippe. Jésus venait de prier dans cette solitude. Il s'arracha soudain à son entretien avec le Père et se mit à interroger ses Apôtres : « Qui dit-on qu'est le Fils de l'homme ? »

Ils lui répondirent avec quelque embarras que les uns le prennent pour Jean-Baptiste ressuscité, d'autres pour Elie, Jérémie ou quelque prophète.

— Et vous, qui dites-vous que je suis ? demanda-t-il nettement.

Leur embarras redoubla ; ils gardaient le silence, quand Pierre s'écria spontanément : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ! »

Sa foi lui montrait maintenant en Jésus non plus le Saint de Dieu, mais le Fils de Dieu. Cet heureux témoignage réjouit le Sauveur : « Tu es heureux, Simon, fils de Jonas, lui dit-il, parce que ce n'est pas la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi je te dis que tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel. » (Math., XVI, 19).

Et il leur défendait de dire publiquement qu'il était le Christ, parce que ses ennemis le cherchaient déjà pour le faire mourir. Alors que deviendraient-ils sans lui ? Car il devait aller à Jérusalem, leur dit-il, et souffrir beaucoup d'outrages de la part des anciens, des scribes et des princes des prêtres, enfin être mis à mort par eux. Mais il ressusciterait le troisième jour.

Pierre écoutait, consterné. Les paroles de Jésus l'avaient flatté ; maintenant il ne comprenait plus. Evidemment le Maître se trompait, au moins il exagérait. Cela ne pouvait pas être ainsi. Il prit le Sauveur à part et, profitant de la confiance que le Maître lui avait témoignée, il se mit à le reprendre très librement : « A Dieu ne plaise, Seigneur ! Cela ne vous arrivera pas ! » disait-il.

Jésus alors, se tournant vers les Apôtres, lui dit : « Arrière, Satan, tu m'es un scandale ! Car ta sagesse n'est pas de Dieu, mais de l'homme. » (Math., XVI, 23).

Jésus connaissait la foi et la sincérité de Pierre, mais il connaissait aussi ses défauts. C'était une belle nature, franche, un peu ambitieuse, présomptueuse aussi et fragile. Il fallait l'éclairer, l'instruire, l'élever au-dessus de ses vues personnelles, jusqu'au devoir pénible, jusqu'à la sagesse divine. C'est pourquoi le Seigneur lui parlait durement, pour parfaire son éducation surnaturelle et le ramener à la mesure, à la réflexion, à l'humilité. Les autres Apôtres écoutaient et, au fond, ce blâme les réjouissait, car ils n'étaient pas exempts de jalousie.

XIX

SON RENIEMENT

Quand Jésus eut adressé à Pierre sa sévère réprimande, il appela les foules et leur enseigna la doctrine du renoncement : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il

porte sa croix et me suive. » Celui qui me confessera aura sa récompense « quand le Fils de l'homme viendra dans la gloire du Père avec ses anges. » (Marc, VIII).

I

Les Apôtres n'étaient pas encore habitués à cette doctrine austère. En l'écoutant, ils demeuraient froids. Jésus ajouta : « Il y en a parmi vous qui ne goûteront pas la mort qu'ils n'aient vu le royaume de Dieu. »

Huit jours après, il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et les conduisit sur une montagne élevée, le Thabor. Comme il y priait, son visage se transfigura, ses vêtements devinrent resplendissants et il leur apparut dans sa gloire. Moïse et Elie, pleins de majesté, s'entretenaient avec lui et ils parlaient de la mort qu'il devait subir à Jérusalem. Alors Pierre dit à Jésus : « Maître, il nous est bon d'être ici. Si vous voulez, faisons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie. »

« Il ne savait ce qu'il disait, fait remarquer S. Marc, car ils étaient frappés de frayeur. » Mais Jésus ne les avait amenés que pour qu'ils se souvinssent de cette scène glorieuse, quand ils le verraient humilié, conspué et mis à mort. Ce souvenir, Moïse et Elie adorant Jésus, tout cela demeura ineffaçable dans la mémoire de S. Pierre qui le rappellera dans sa seconde Epître.

Ils redescendirent songeurs et vinrent à Capharnaüm. Ils se heurtèrent aux collecteurs d'impôts qui demandèrent à Pierre : « Votre Maître ne paie-t-il pas le didrachme ? » — « Oui, » dit Pierre. Et il vint en conférer avec Jésus. Sans attendre que Pierre l'interrogeât, le Maître lui dit :

— De qui les rois de la terre exigent-ils le tribut ? De leurs enfants ou des étrangers ?

— Des étrangers, fit l'Apôtre.

— Les enfants sont donc libres ? dit Jésus.

Le Fils de Dieu, dont ils avaient contemplé la gloire sur le Thabor, était donc affranchi du didrachme que les Juifs payaient pour l'entretien du Temple.

— Cependant, ajouta-t-il, pour ne pas les scandaliser, va au lac et jette l'hameçon. Le premier poisson que tu prendras, ouvre-lui la bouche, tu y trouveras un statère; donne-le pour moi et pour toi.

Le statère valait quatre drachmes. Jésus obéissait à la loi et il payait le tribut en Dieu, par un miracle. Il payait aussi à la fois pour lui et pour l'Apôtre, affirmant ainsi qu'ils étaient intimement unis.

Et il enseignait dans sa maison de Capharnaüm. Comme il leur disait de se pardonner les uns aux autres (Math., XVIII, 15), Pierre lui fit cette question : « Seigneur, combien de fois, si mon frère pèche contre moi, dois-je lui pardonner ? Jusqu'à sept fois ? »

Il croyait dire beaucoup. Jésus lui répondit : « Je ne dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois. » C'est-à-dire toujours, comme le Père céleste est toujours prêt à nous pardonner.

Jésus continuait ainsi l'éducation de Pierre. L'Apôtre était façonné à l'esprit de sacrifice; il avait vu son Maître dans la gloire au Thabor, il vivait dans l'intimité de Jésus qui payait l'impôt pour lui, et il lui posait des questions avec une hardiesse qui affirmait sa primauté. Enfin il comprenait la doctrine du pardon et de la bonté. Mais cette hardiesse même encourageait en quelque sorte sa présomption naturelle. La présomption est voisine de l'orgueil. Comment Pierre alors pourrait il conduire l'Eglise, expliquer une doctrine fondée sur l'humilité ? Jésus va entreprendre, hélas ! sans succès, de l'éclairer et de le guérir.

Quand il lave les pieds de ses Apôtres, il vient d'abord à Pierre qui se récrie et sincèrement : « Jamais, non, jamais, vous ne me laverez les pieds ! » — « Si je ne te lave, dit le Sauveur, tu n'auras pas de part avec moi ! » — « Alors, répond l'Apôtre, non seulement les pieds, mais les mains et la tête ! » Toujours il dépasse le but, par générosité excessive.

Pendant la Cène, Jésus dit : « En vérité, l'un de vous me trahira. Un traître est à table avec moi. » Pierre est inquiet, il est bien sûr que ce traître, ce n'est pas lui, et il se penche vers Jean pour lui demander : « Qui est-ce ? » Le disciple bien-aimé, qui reposait sur la poitrine du Maître, obtient la réponse et la communique aussitôt au chef des Apôtres qui en conçoit sans doute quelque orgueil, car il déclare un peu bruyamment qu'il donnerait sa vie pour lui.

— « Tu donnerais ta vie pour moi ? lui dit Jésus. En vérité, je te le dis, le coq ne chantera pas que tu ne m'aies renié trois fois. »

L'avertissement était direct. Pierre en devient tout triste. Les Apôtres alors se disputent pour savoir quel serait le premier d'entre eux, puisque S. Pierre leur paraissait déchu, lui qui devait renier trois fois son Maître. Le Sauveur ne veut pas qu'il se décourage. C'est pourquoi il vient de lui dire immédiatement auparavant, ainsi que le rapporte S. Luc :

— « Simon, Simon, voici que Satan vous a demandés pour vous cribler comme on crible le froment. Mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point. Et toi, à ton tour, confirme tes frères. »

Jésus parle ainsi pour donner une leçon aux Apôtres, pour affirmer solennellement que Pierre demeure le chef, qu'il est chargé de maintenir et de définir la foi, de confirmer ses frères. Il a prié pour lui et le Père l'exauce toujours.

II

Après la Cène, Jésus lui donne un nouvel avertissement. Il leur dit : « Je vous serai à tous cette nuit une occasion de chute. » Pierre répond aussitôt : « Quand vous seriez pour tous une occasion de chute, vous ne le serez jamais pour moi ! »

— Je te le dis en vérité, déclare le Maître de nouveau, que cette nuit même, avant que le coq chante, tu me renieras trois fois ! »

— Quand il me faudrait mourir avec vous, s'écrie l'Apôtre, je ne vous renierai pas !

Nulle parole ne peut lui dessiller les yeux.

Alors, le Sauveur descend avec ses disciples à Gethsémani. Il entre avec eux dans le jardin, mais prend avec lui seulement Pierre, Jacques et Jean, les témoins du Thabor qui vont être les témoins de son agonie. Pierre s'endort et il le reprend doucement, sans parvenir pourtant à le réveiller; mais quand arrive Judas avec sa tourbe de valets, l'Apôtre retrouve tout son courage, il tire son glaive, charge les assaillants et coupe une oreille à Malchus, un serviteur du grand-prêtre.

— Rengaîne ton épée, lui dit le Maître, tous ceux qui tirent l'épée périront par l'épée.

Et il se laisse charger de liens et conduire au palais d'Anne.

Pierre suivait de loin, avec Jean, triste, découragé, ne comprenant rien aux événements et ne se souvenant point des prédictions du Sauveur. Ils arrivent à la porte du palais. Jean, qui était connu du grand-prêtre, y pénètre, laissant Pierre au dehors. Mais quand Jésus a été introduit auprès d'Anne, il sort, dit un mot à la portière et Pierre, qui attendait, peut entrer à son tour. La portière, le dévisageant, croit le reconnaître et lui dit : « N'es-tu point des disciples de cet homme ? » Pierre, surpris et décontenancé, lui répond : « Je n'en suis pas ! » Et il passe rapidement.

Il n'avait pas eu le temps de réfléchir à sa parole. Il venait pour voir, pour attendre la fin, sans penser qu'il se trouverait dans un milieu hostile. Il faisait froid. On avait allumé dans la cour un grand feu autour duquel se chauffaient les valets du grand-prêtre. Pierre se mêla à leur groupe. Mais la servante curieuse l'avait suivi ; elle l'examina à la lumière crue du foyer et lui dit avec assurance :

— Toi, tu étais avec Jésus de Nazareth !

— Je ne sais ce que tu veux dire, répondit l'Apôtre.

Elle insista et, se tournant vers les valets, elle dit en le désignant : « Certainement il était avec lui ! »

— Femme, dit Pierre troublé, je ne le connais même pas.

Et il sortit du groupe pour se placer à l'arrière et se perdre parmi les autres. En ce moment le coq chanta. Mais, préoccupé de sa situation, il ne dut pas l'entendre. Il s'était rapproché de la porte. Une servante le guettait, à laquelle la portière avait sans doute communiqué ses impressions.

— Cet homme était avec Jésus de Nazareth, dit-elle aux assistants.

Pierre le nia avec serment : « Je ne connais pas cet homme. »

Mais la portière s'était attachée à ses pas et elle redisait à ceux qui étaient autour d'elle, intéressés et railleurs : « Il est avec eux ! » (Marc, XIV, 69). Il le nia de nouveau. Un des assistants, qui avait suivi cette scène, lui dit alors en plein visage : « Oui, tu es de ceux là ! » — O homme ! dit-il, je n'en suis pas ! » (Luc, XVII, 58).

On le laissa quelque temps, environ une heure, dit S. Luc... Il s'efforçait de se faire oublier et réfléchissait. Mais son âme était troublée ; il n'y voyait pas clair, parce qu'il était sous l'empire de la peur et du respect humain. C'étaient ses lèvres qui avaient renié son bon Maître, et non son cœur. Mais la peur, la terrible peur commandait à sa langue et paralysait sa volonté. Il était dans un inexprimable malaise, et n'avait pas le courage d'en sortir. Pour donner le change, il se mit à parler avec ses voisins, qui reconnurent son accent.

— Tu es certainement un de ses disciples, lui dirent-ils, car ton accent te trahit : tu es Galiléen !

Un parent de Malchus s'approcha :

— Ne t'ai-je pas vu dans le jardin avec lui ? dit-il.

— O homme ! je ne sais ce que tu dis, répondit Pierre.

Et perdant tout sang-froid, il se prit à faire des anathèmes et des serments en répétant : « Je ne connais pas cet homme dont tu parles ! » (Marc, XIV, 71).

En ce moment le coq chanta pour la deuxième fois. Jésus sortait de la salle du jugement. Il regarda Pierre. L'Apôtre, revenu à lui, se souvint que le Maître lui avait dit : « Avant que le coq chante, tu m'auras renié trois fois. » Ce souvenir, le regard de Jésus plein de reproches, le regard de l'amour qui a été trompé, le pénétra. Les autres avertissements lui revinrent, entrant violemment dans son cœur, ébranlant sa conscience, bouleversant tout son être ; les larmes lui montaient aux yeux, son émotion allait éclater. Il partit brusquement. On le laissa aller, il sortit de la cour et pleura amèrement. (Math., XXVI, 75).

Oh ! ce regard de Jésus ! Il ne l'oublierait jamais ! Chaque jour de sa vie ce souvenir ferait couler ses larmes qui traceraient deux sillons sur ses joues. Il saurait ce que c'est que la peur, la faiblesse humaine, lui qui avait cependant connu toutes les générosités, pris les plus ardentes résolutions. Il se croyait fidèle dans son amour, et il était descendu jusque-là !

On dit qu'il se retira dans une grotte et qu'il y passa deux jours dans le plus amer repentir. S'il n'entra pas en désespoir, c'est sans doute qu'il fut relevé par les encouragements de Marie. Heureuse faute toutefois, qui laissa dans son cœur une immense compassion pour les pécheurs !

XX

LA PRIMAUTÉ DE S. PIERRE

I

Pierre ne parut point pendant la Passion. De l'excès de confiance il avait passé au désespoir. Il pleurait dans sa solitude sur sa faute irréparable et ne se supportait plus lui-même. Peut-être le lendemain alla-t-il se jeter aux pieds de la Sainte

Vierge, implorant son pardon. La bonne Mère l'accueillit, le releva, lui rendit l'espérance. Le matin de la Résurrection, nous le trouvons avec S. Jean dans la maison que celui-ci habitait. Tout à coup Madeleine entre, tout en larmes, et s'écrie : « Ils ont enlevé le Seigneur du sépulcre et nous ne savons ce qu'ils en ont fait ! »

Les deux Apôtres s'élancent. Ils courent ; Jean, plus jeune et moins accablé, arrive le premier. Il n'ose pénétrer dans le tombeau, ou il veut laisser cet honneur au chef des Apôtres ; il se penche seulement pour regarder à l'intérieur du sépulcre. Il n'aperçoit que des linges posés à terre, mais sans désordre. Le sépulcre était vide.

Pierre vient bientôt et il entre au tombeau, il voit, lui aussi, les linges et de plus, roulé à part, le suaire qui enveloppait la tête de Jésus. Jean entre à son tour. Ce qui le frappe, c'est l'ordre qui règne dans la demeure funéraire du Sauveur. A l'heure qu'il a choisie, il s'est levé, comme un homme qui s'éveille plein de vie, il a plié son suaire et il a quitté ce sépulcre où ses ennemis le croyaient enfermé pour jamais. « Jean vit et il crut. Et ils retournèrent chez eux. » (Jo., xx, 8).

C'est sans doute en ce moment que Jésus apparut à Pierre (Luc, xxiv, 34). Pierre avait été nommé le premier et le seul par l'ange à Madeleine. Il convenait que le Sauveur lui apparût aussi tout d'abord, après avoir réjoui Marie de sa divine présence. L'Apôtre avait renié son Maître, malgré des avertissements multipliés, mais il avait agi sous l'empire irrésistible de la peur qui ne raisonne pas. Sa grande faute avait été de ne pas prêter attention aux paroles de Jésus, parce qu'il se croyait fort, et, au lieu de fuir, de se camper en plein danger, « pour voir la fin. » Le Sauveur lui avait pardonné et il le considérait toujours comme le chef de l'Eglise. C'est ce qu'il dut lui dire à cette heure émouvante où il le revoyait, après Gethsémani, après les scènes terribles de la Passion. Combien le cœur de Pierre en fut touché et consolé ! Il retrouvait son Maître, toujours indulgent, doux, infiniment bon. Il n'oubliera jamais sa faute, mais il se souviendra du pardon généreux qu'il a reçu, et nous le verrons toujours compatissant pour les autres et sachant rendre l'autorité facile, agréable et sereine.

II

Mais Jésus devait confirmer devant les disciples l'autorité de leur chef que les événements avaient amoindrie. Il leur avait prescrit de retourner en Galilée pour se retremper dans le calme et la prière, après la secousse formidable de la Passion, dans les lieux mêmes où ils avaient été si heureux d'écouter ses leçons, au printemps aimable de leur vocation.

Ils revinrent donc auprès du lac de Génésareth : Pierre, Thomas, Nathanaël, Jacques, Jean et deux autres disciples dont S. Jean ne nous donne pas les noms, André sans doute, et Philippe, comme lui de Bethsaïda.

Un soir Pierre dit : « Je vais pêcher. » Peut-être leurs ressources étaient-elles épuisées. Les disciples répondirent : « Nous y allons avec toi. » Ils montent dans une barque. La nuit tombe aussitôt. Ils jettent leurs filets toute la nuit, sans rien prendre. A l'aube, ils côtoyaient la rive, cherchant un endroit propice, quand un homme se dressa sur le bord et leur demanda s'ils n'avaient rien à manger : « Non, » dirent-ils.

— Jetez vos filets à droite de la barque et vous trouverez !

Ils obéirent et les ramenèrent pleins de poissons. Ils ne reconnaissaient pas Jésus, parce que l'obscurité régnait encore avec le brouillard du matin. Jean eut l'intuition infaillible du cœur : « C'est le Seigneur ! » dit-il. Pierre revêtit son manteau et se jeta dans le lac pour être plus tôt auprès de son bon Maître. Les autres ramenèrent doucement la barque à bord. Ils descendirent, trouvèrent des charbons allumés, un poisson dessus, avec du pain.

Jésus, — car c'était bien lui, — leur dit : « Apportez des poissons que vous avez pris. »

Pierre remonta dans la barque et ramena le filet qui renfermait cent cinquante trois gros poissons. « Venez et mangez, » dit le Sauveur.

Ils s'assirent, mangèrent en silence, contemplant leur Maître qu'ils ne pouvaient se lasser de regarder. Jamais ils ne l'avaient vu si bon, si grand ; jamais ils n'avaient été aussi heureux. Ils se taisaient, impuissants à exprimer leur bonheur, mais leurs fronts rayonnaient. « Et ils n'osaient lui demander : « Qui êtes-vous ? » car ils savaient que c'était le Seigneur. » — Jésus continuait à les servir. Il jouissait de regarder leurs âmes et de les aimer, ces chers disciples qui allaient porter dans le monde entier son nom, son évangile, la vérité qui délivre et qui sauve.

Tout à coup il se tourne vers Pierre : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? » Cette question rappelait à l'apôtre qu'il avait dit, après la Cène : « Quand même tous se scandaliseraient à votre sujet, moi jamais ! »

Aussi répond il en toute humilité :

— Seigneur, vous savez que je vous aime !

— Fais paître mes agneaux, lui dit le Sauveur, qui reprend aussitôt :

— Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ?

Pour Pierre l'allusion se précisait. Cette répétition était intentionnelle, elle éveillait en lui les plus douloureux souvenirs. Sans chercher ni explication ni excuse, il répondit de même avec conviction, mais avec tristesse : « Seigneur, vous savez que je vous aime ! »

Jésus lui dit : « Fais paître mes petites brebis ! » Et il ajouta une troisième fois : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? »

Tous les avertissements du Cénacle, tous ses reniements se dressent dans la mémoire et dans l'esprit de l'Apôtre. Il en éprouve un vif chagrin et une grande confusion, car tout cela se passe devant les autres Apôtres. Il ne se rappelle que

trop sa lamentable faiblesse, il la regrette, il s'en humilie. Mais pourquoi le Maître insiste-t-il tant ? Pourquoi retourne-t-il le fer dans la plaie ? Cette humiliation, il l'a méritée, il en a le douloureux sentiment. Il l'accepte sans se plaindre. Elle est juste. Il regarde au fond de son âme avant de répondre. Il est hors de doute qu'il aime Jésus, mais il ne mérite plus que l'on croie à sa parole qu'il a violée tant de fois. A qui faire appel, sinon au cœur de Jésus et à son amour de la vérité, à sa science infinie, car Jésus lit dans son âme ?

Alors il dit en toute simplicité ce qu'il sent en lui-même :

— Seigneur, vous savez tout, vous savez que je vous aime.

— Fais paître mes brebis, répond Jésus.

La grâce éclaire en ce moment l'esprit de Pierre. Sans doute Jésus voulait le faire souvenir de son triple reniement, mais il entendait surtout le relever devant les Apôtres et le confirmer dans ses fonctions de chef, déclarer qu'ils devraient lui obéir, eux, les pasteurs, avec les fidèles, avec les plus humbles brebis, avec tout le monde. Nul ne pourrait se soustraire à sa garde, à sa vigilance, à son autorité. Pierre, éperdu, avait déclaré qu'il ne connaissait pas Jésus-Christ, mais il avait suivi son Maître, tandis que les autres Apôtres l'avaient abandonné lâchement et s'étaient enfuis tous, sauf Jean. Pierre du moins avait dégaîné son épée. Personne d'eux n'aurait le droit de lui reprocher sa conduite sans se condamner soi-même. Le chef des Apôtres était publiquement et solennellement réhabilité.

Les Apôtres écoutaient, convaincus eux-mêmes de leur faiblesse, et toute leur ancienne jalousie disparaissait pour faire place à l'obéissance et au respect. Pierre, lui, réfléchissait à ses immenses pouvoirs. Il avait la même autorité que Jésus sur les pasteurs et sur les fidèles : il devrait donc lui ressembler en tout, être bon, miséricordieux comme lui, être enfin crucifié comme lui. C'est ce que le Sauveur lui déclare encore : « En vérité, en vérité je te le dis : « Quand tu étais jeune, tu te ceignais toi-même et tu allais où tu voulais. Mais quand tu seras vieux, tu étendras les mains, un autre te ceindra et te mènera où tu ne voudras pas. »

Et Jésus ajoute pour conclure : « Suis-moi ! » Ce qui voulait dire : « Imite-moi. Sois un autre moi-même. » Et il marche, s'éloignant des Apôtres. Pierre le suit. Jean se met aussi en marche. Pierre se retourne et demande au Seigneur : « Et celui-ci, qu'adviendra-t-il de lui ? »

Jésus lui répond : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? Toi, suis-moi ! »

« Suis-moi ! » C'est la dernière recommandation de Jésus à Pierre après lui avoir rappelé qu'auparavant « il allait où il voulait. » Il était fidèle sans doute, mais il gardait un esprit personnel, discutait avec son Maître et osait lui donner des conseils qui n'étaient point suivant l'esprit de Dieu. Pierre écoutera cet avis, cet ordre. Il sera doux, compatissant, mais ferme comme Jésus, le divin modèle qui sera toujours sous ses yeux, et il se fera crucifier comme lui. Un jour pourtant, pressé par les chrétiens de fuir la persécution, parce que s'il n'était plus là l'Eglise serait sans chef, il est sur le point de sortir de Rome. Jésus lui apparaît chargé de sa croix. L'Apôtre se rappelle cette parole : « Toi, suis-moi ! » et il rentre dans la ville où bientôt il étendra ses mains sur la croix.

Nous ne retrouvons plus S. Pierre dans l'Evangile ni les Actes jusqu'à la Pentecôte. Il est certain qu'il accompagna Jésus sur la montagne des Oliviers, le jour de l'Ascension, mais S. Luc ne cite aucune parole qu'il aurait prononcée. Comme les autres Apôtres, il adora Jésus et « ils revinrent à Jérusalem dans une grande joie, et ils étaient toujours au Temple, louant et bénissant Dieu » (Luc, XXIII, 53). Le Temple est encore pour eux la maison de Dieu, jusqu'au moment où la communauté chrétienne de Jérusalem sera établie sur des bases solides, où chaque maison des chrétiens sera un temple dans lequel ils viendront recevoir le pain de vie dans l'allégresse de leurs cœurs. En attendant ils partagent leur temps entre le Temple et le Cénacle.

Les nouveaux fidèles, en effet, se pressent d'entrer au Cénacle. Ils y trouvent Pierre qui y établit sa demeure en permanence avec les onze. Ils y trouvent les saintes femmes « avec Marie mère de Jésus, » qui y persévèrent dans la prière. Mais ce n'est pas Marie qui gouverne, qui ordonne, elle ne veut être que l'humble paroissienne de Pierre. C'est Pierre qui paraît, qui parle, qui dirige, qui commande. Quelle solennité dans ces paroles de S. Luc : « En ces jours-là, Pierre, se levant au milieu de ses frères, dit : *In diebus illis, Petrus, exsurgens in medio fratrum, dixit... !* » (Act., I, 15).

XXI

LE PÊCHEUR D'HOMMES

Sur l'ordre du Maître, les Apôtres et les disciples se réunirent, en descendant de la Montagne des Oliviers, dans la salle haute du Cénacle, au nombre d'environ cent vingt. Ils y priaient avec Marie, mère de Jésus, sous la direction de Pierre. Or Jésus avait choisi douze Apôtres, en souvenir des douze tribus qui avaient combattu ensemble avec un admirable esprit d'union pour la conquête de la Terre Promise. Un des Apôtres manquait, Judas, qui avait trahi son Maître et s'était pendu de désespoir. Il fallait le remplacer.

I

Pierre se lève et prend la parole. Il rappelle la prophétie : « Que ses jours soient abrégés et qu'un autre reçoive sa charge. » (Ps., CVIII, 8).

« Il faut, dit-il, que parmi ceux qui ont été dans notre compagnie pendant tout le temps que Jésus a vécu avec nous, depuis le baptême de Jean jusqu'au jour où il nous a quittés pour remonter aux cieux, on en choisisse un qui soit avec nous témoin de sa résurrection. » (Act., I, 22).

Ceux-ci étaient peu nombreux. On en présenta deux qui avaient été des soixante-douze disciples : Joseph, le Juste, fils de Saba, et Matthias. Ils avaient même mérite, même vertu. Suivant une vieille coutume, on laissa au sort le soin de choisir.

Tous se mirent en prière : « Seigneur, dirent-ils, vous qui connaissez tous les cœurs, montrez-nous celui de ces deux hommes que vous avez choisi pour occuper, dans le ministère de l'apostolat, la place que Judas a laissée par son crime pour aller en son lieu. » (Act., I, 24).

Le nom de Matthias sortit, et ce disciple devint le douzième Apôtre,

Puis on se remit à prier dans la retraite et l'on attendit avec ferveur que descendit la vertu du Saint-Esprit, suivant la promesse de Jésus-Christ. La Pentecôte était chez les Juifs une grande fête qui rappelait la promulgation de la loi sur le Mont Sinaï. Il plut à Dieu de consacrer ce jour par une autre merveille, l'effusion du Saint-Esprit dans les âmes des disciples. Ils prièrent ardemment et longuement pendant les veilles, suivant l'habitude des Juifs. Le jour se leva ; le Temple était merveilleusement paré ; l'on y offrit les prémices de la moisson nouvelle, avec les rites sacrés, mais le ciel préparait une autre fête plus solennelle, plus divine.

Vers la troisième heure, « on entendit un vent impétueux qui venait du ciel et qui remplit toute la maison où étaient les disciples. Et ils virent paraître comme des langues de feu qui se partagèrent et se posèrent sur chacun d'eux. Ils furent tous remplis du Saint-Esprit et ils se mirent à parler diverses langues, selon que le Saint-Esprit les inspirait. » (Act., II, 4).

C'était le baptême de feu, qui purifiait et embrasait les âmes. Ils avaient reçu le don des langues et ils louaient Dieu dans toutes les langues.

Or la fête de la Pentecôte avait amené à Jérusalem des « Juifs pieux et craignant Dieu, venus de toutes les nations qui sont sous le ciel, » car il y avait des colonies juives partout, depuis la Médie jusqu'à l'Egypte et la Libye, depuis Rome jusqu'à l'Arabie. Les étrangers qui entouraient le Cénacle, attirés par le bruit, montèrent jusqu'à la salle haute, et ils furent stupéfaits de voir les Apôtres possédés de l'Esprit de Dieu, et de les entendre célébrer ses merveilles dans leur propre idiome. Ils s'entredisaient : « Comment ces Galiléens peuvent-ils parler notre langue natale ? »

Mais quelques Juifs se mêlèrent à eux, animés d'intentions hostiles. Peut-être quelques-uns avaient reconnu les Apôtres et se souvenaient d'avoir pris part à la mort de Jésus.

— Ces hommes sont ivres, dirent-ils railleurs, et pleins de vin doux.

Pierre les entendit ; il se leva, et, entouré des Douze, il parut devant la multitude : « O Juifs, dit-il, et vous tous qui habitez Jérusalem, sachez bien ceci et prêtez attention à mes paroles. Ces hommes ne sont pas ivres comme vous le pensez, puisqu'il n'est encore que la troisième heure du jour. »

Jusqu'à cette heure-là, en effet, la première heure de la prière, aucun Juif ne mangeait ni ne buvait. Puis il rappela les prodiges annoncés par Joël et qui se réalisaient, et il parla nettement de Jésus-Christ son Maître.

« Israélites, écoutez ces paroles. Jésus de Nazareth a été un homme autorisé de Dieu par les merveilles, les prodiges et les miracles que Dieu lui a donné de faire au milieu de vous. Vous le savez, et cependant quand, par un dessein voulu et prévu d'en-haut, il vous fut livré, vous l'avez pris, crucifié et fait mourir par la main des méchants, mais Dieu l'a ressuscité. »

Ce mot de résurrection les frappe. Pierre leur montre que David avait prédit ce miracle quand il disait au Seigneur : « Vous ne laisserez point mon âme dans le tombeau, vous ne permettrez pas que votre saint voie la corruption. » Ce n'est pas de lui que parlait le prophète, puisqu'il est mort et que son corps est dans son sépulcre, qui est parmi nous jusqu'à ce jour, c'est du Christ qu'il parlait, de « ce Jésus que Dieu a ressuscité ; nous en sommes tous témoins ! » Il est ressuscité « et, suivant la promesse du Père, il a envoyé le Saint-Esprit et l'a répandu ici, vous le voyez et l'entendez maintenant ! Que toute la maison d'Israël sache avec une absolue certitude que Dieu a fait Seigneur et Messie ce Jésus que vous avez crucifié. »

Ces paroles touchèrent les auditeurs qui demandèrent à Pierre et aux Apôtres :

— Frères, que faut-il que nous fassions ?

— Faites pénitence, dit le chef des Apôtres, et que chacun de vous soit baptisé au nom du Christ Jésus, pour obtenir le pardon de ses péchés. Alors vous recevrez le don du Saint-Esprit. La promesse est pour tous.

Et il les pressait et les exhortait en s'écriant : « Sauvez-vous du milieu de cette génération perverse ! » (Act., II, 14-40).

Et Pierre, devenu pêcheur d'hommes, prit trois mille âmes de son premier coup de filet. Trois mille personnes furent baptisées qui se réunirent aux disciples.

II

Pierre parlait pour la première fois et sa parole avait remué le peuple. Les nouveaux baptisés persévèrent dans la doctrine qu'ils ont reçue, « dans la communication de la fraction du pain » et dans la prière. Des miracles s'opèrent nombreux et, dans leur ferveur, les chrétiens embrassent la pauvreté, vendent leurs biens, tout leur est commun, ils se consacrent à la pratique de la charité et « ils prennent la nourriture céleste dans leurs maisons, dans l'allégresse et la simplicité de leur cœur. » (Act., II, 46). Ils continuent aussi de fréquenter le Temple.

Un jour, Pierre et Jean montaient au Temple à la neuvième heure. Ils arrivent à la porte *Speciosa* et y aperçoivent un boiteux qu'on y déposait tous

les jours pour qu'il demandât l'aumône. Il était boiteux de naissance et avait quarante ans. Quand passent les deux apôtres, il sollicite leur charité. Pierre lui dit : « Regarde-nous ! » Il fixe ses yeux sur eux, espérant recevoir quelque chose.

— Je n'ai ni or ni argent, ajoute l'Apôtre, mais ce que j'ai je te le donne. Au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et marche.

Il le saisit par la main droite, l'aide à se soulever, les pieds de l'infirme s'affermissent, et il marche, il saute de joie et entre au Temple avec eux, en louant Dieu.

Le peuple qui le trouvait tous les jours à la même place sous le portique de Salomon s'émeut, se rassemble et, comme il ne quittait pas les Apôtres, la foule les entoure et les interroge. Pierre répond :

« Enfants d'Israël, pourquoi cet homme est-il pour vous un sujet d'étonnement, et pourquoi nous regardez-vous ainsi comme si nous l'avions fait marcher par notre propre vertu et notre propre puissance ?

« Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de nos pères a glorifié son Fils Jésus que vous avez livré à Pilate et renié devant lui, alors que celui-ci avait décidé de le relâcher.

« Vous avez renié le Saint et le Juste et demandé la grâce d'un meurtrier. Vous avez fait mourir l'Auteur de la vie. Dieu l'a ressuscité des morts. Nous en sommes tous témoins. Et c'est par notre foi en son nom que cet homme que vous voyez et connaissez a été entièrement guéri sous vos yeux. »

Le peuple écoutait, attentif, et se souvenait. Il se sentait coupable. Pierre ne voulut point l'accabler. Il poursuivit : « Frères, je sais que vous avez agi en cela par ignorance, aussi bien que vos princes. Mais Dieu a accompli ainsi ce qu'il avait prédit par la bouche de tous ses Prophètes, qu'il fallait que le Christ souffrît. Faites donc pénitence et convertissez-vous, afin que vos péchés soient effacés. »

Ceux qui avaient crié pendant l'interrogatoire de Jésus : « Qu'il soit crucifié ! » avaient crié par inconscience, et avec eux beaucoup de leurs chefs, car rien n'est mobile comme une assemblée. Seuls ceux qui avaient ourdi le complot avec perfidie et méchanceté, sachant ce qu'ils faisaient, étaient vraiment coupables. Mais ceux qui l'écoutaient étaient les fils des prophètes à qui étaient réservés « les jours de rafraîchissement » qu'apporterait le prophète suscité de Dieu comme Moïse. (Act., III, 25).

Beaucoup de ces auditeurs de bonne volonté crurent et le nombre de convertis fut de cinq mille. Le second coup de filet était plus fructueux encore que le premier.

Comme Pierre parlait encore, une troupe armée, commandée par le capitaine du Temple, avec des prêtres et des Sadducéens, parut, qui mit la main sur les Apôtres et les conduisit en prison. Il était trop tard pour les juger, ils y passèrent la nuit. Le lendemain, le Sanhédrin se réunit sous la présidence d'Anne et les fit comparaître : « Par quelle puissance et au nom de qui avez-vous fait cela ? » leur fut-il demandé.

Pierre, rempli de l'Esprit-Saint, répondit : « Chefs du peuple et anciens d'Israël, puisqu'on nous juge aujourd'hui pour avoir fait du bien à un homme infirme, et qu'on veut savoir au nom de qui il a été guéri, sachez-le, vous tous et tout le peuple d'Israël, c'est au nom de Jésus-Christ de Nazareth que vous avez crucifié et que Dieu a ressuscité des morts, que cet homme est debout devant vous pleinement guéri. Ce Jésus est la pierre rejetée par vous qui bâtissez et qui est devenue la pierre d'angle. Il n'y a de salut par aucun autre, et nul autre nom n'a été, sous le ciel, donné aux hommes par lequel nous devons être sauvés. »

Les Sanhédrites étaient frappés de stupeur. Plusieurs reconnaissaient les deux Apôtres. Quoi ! ces ignorants, ces illettrés, ces hommes timides parlaient aussi avec cette éloquence, cette fermeté ! Que leur répondre ? Car le fait du boiteux guéri était là ! Que faire d'eux ? Ils se concertèrent, puis les rappelèrent.

— Nous vous défendons, leur dirent-ils, de parler désormais, d'enseigner et de prêcher en ce nom.

— Jugez vous-mêmes, répondirent Pierre et Jean, s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à Dieu. Nous ne pouvons pas ne pas parler de ce que nous avons vu et entendu.

Les juges, n'osant rien tenter contre eux, se contentèrent de les menacer.

Pierre et Jean revinrent vers leurs frères qui étaient dans l'anxiété, et racontèrent ce qu'ils avaient fait. L'assemblée rendit grâces à Dieu et l'on rappela le psaume de David, *Quare fremuerunt gentes ?* « Les rois de la terre, dirent-ils, se sont dressés et les princes se sont assemblés contre le Seigneur et contre son Christ. Voilà qu'en effet dans cette ville se sont ligués contre votre saint serviteur Jésus consacré par votre onction, Hérode et Ponce Pilate, avec les Gentils et le peuple. Ils n'ont fait toutefois que ce que votre main et votre conseil avaient arrêté d'avance. »

Et ils demandent à Dieu la hardiesse de parler et la grâce de faire des miracles au nom de Jésus.

Alors le lieu où ils résidaient trembla, ils furent tous remplis de l'Esprit-Saint, et ils annoncèrent la parole de Dieu avec assurance. Ils rendaient surtout témoignage de la résurrection de Jésus. La ferveur était grande dans la jeune communauté où régnait la plus grande union, la plus grande charité, ainsi que l'esprit de pauvreté.

« La multitude des fidèles n'était qu'un cœur et qu'une âme, nul n'appelait sien ce qu'il possédait » (Act., IV).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 10 julii 1935.

EUG. LINDECKER, *Vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

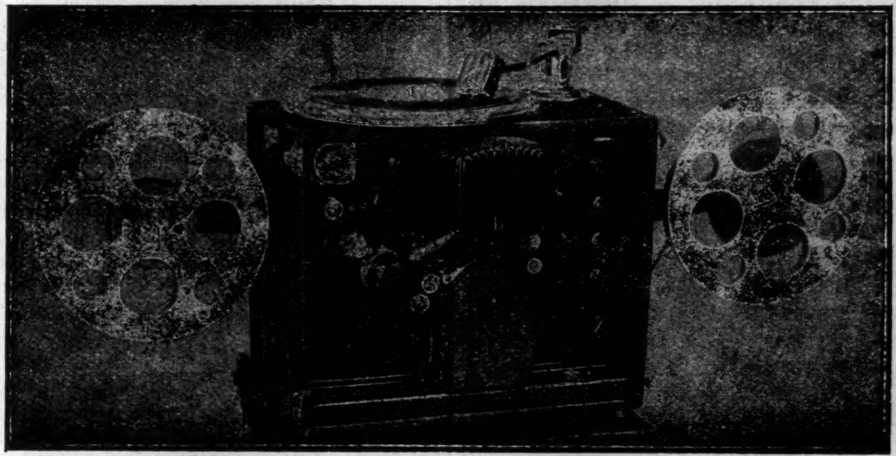
LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

LE CINÉMA PARLANT
A LA PORTÉE DE TOUS

Pour Patronages

Salles d'Œuvres

Salles Familiales



Un ensemble complet en deux valises

8.750 fr.

en ordre de marche

LE "RADIO-CINÉMA 16"

EST

PORTATIF

SIMPLE

ROBUSTE.

Il passe tous les films formats réduits 16 m/m parlants et sonores ou muets, et, de plus, est livré avec un pick-up de haute qualité.

UNE PRISE DE COURANT ET VOTRE APPAREIL FONCTIONNE.

UNE TRÈS BELLE SÉLECTION DE FILMS EST A VOTRE DISPOSITION.

QUELQUES TITRES

Verdun, vision d'Histoire.	Baroud.	Le retour de Raffles.
Chevaliers de la montagne.	Primerose.	Le Picador.
Les deux mondes.	Fantomas.	Manolesco, roi des voleurs.
Le Courrier de Lyon.	Meurtres.	Le calvaire de Michel Ferrier.

MIREILLE

LA MERVEILLEUSE TRAGÉDIE DE LOURDES.

DES DESSINS ANIMÉS — DES DOCUMENTAIRES

DES COMÉDIES — DES COMIQUES

C^ie RADIO-CINÉMA

Siège social : 79, B^d Haussmann, PARIS. — Téléph. Anjou 84.60 (16 lignes).

AGENCES : Marseille - Bordeaux - Lille - Lyon - Alger.

RAMLOT LE GRAND SPÉCIALISTE DU

VÊTEMENT ECCLÉSIASTIQUE

— 27 bis, Boulevard Raspail, PARIS VIIe —

vous engage à ne pas voyager sans une **Pèlerine Loden** laine chaude, saine et légère, aussi imperméable que le caoutchouc.

Demandez sa **Douillette réclame** prête à porter, à **250** fr., véritable cadeau.

Catalogue et échantillons franco.

A. REVET Maître ivoirier-sculpteur

2, rue de Franche-Comté, PARIS 3e.

Métro : République. — Telép. Arch. 50-05.

CHRISTS en ivoire véritable, et CHRISTS en buis exécutés dans son atelier par lui-même et ses artisans. Copie d'ancien et modèles classiques. Réparations de tous objets en ivoire.

Les Produits de l'Abbaye des Dombes :

cierges et bougies liturgiques
cierges et bougies stéariques — encens
charbon d'encensoir — cire à parquet,
etc...

Ciergerie de N.-D. de la Trappe des Dombes

Société à responsabilité limitée au Capital de 100.000 francs. — R. C. LYON B. 6778.

Abbaye des Dombes, par MARLIEUX (Ain). — C. P. LYON 321-90

TARIFS gratuitement sur demande

CARTON & MOTTE FABRICANTS

11, rue des Chats-Bossus, LILLE

——— MAISON FONDÉE EN 1850 ———

Toutes statues — Toutes tailles

CHRISTS POUR MISSIONS

Hautr 25 c/m — Emballage *franco.*

Echant. gratuit. — Plastique Ivoiré **1 fr. 10**

STATUETTES RELIGIEUSES ARTISTIQUES

Prix de propagande rappelant ceux d'avant guerre

Tous sujets — Toutes tailles de 17 à 44 c/m

Prix : **1 fr. 30 à 7 fr. 50**

Tarif et échantillons gratuits sur demande.

HORLOGERIE - PENDULERIE

Bijouterie — Orfèvrerie

ALLIANCE HORLOGERE R. C. Besançon 29

E. ENGINGER — BESANÇON — 15, rue Gambetta, 15

Catalogue 1re sur demande — Fournisseur de l'Archevêché de Besançon.

VINS DE MESSE

CAVES DES PRÉMONTRÉS

Abbaye de St-Michel de Frigolet.

Adresr corresp.ce : Mr Yvrard, 4, Quai Vauban, Sète (Hlt).

DECORS POUR ARTIFICES - ILLUMINATIONS DRAPEAUX - GUIRLANDES INSIGNES

MASQUES POSTICHES GRIMES **THEATRES & FETES**

Etabts André FALLON, Ligny-en-Barrois (Meuse).

Tarif no 1 sur demande

VITRAUX D'ART RELIGIEUX

GEORGES JANIN

Artiste-Peintre-Verrier - Agréé des Beaux-Arts
Lauréat de Concours Publics
Fournisseur des Missions Etrangères
Auteur des vitraux dans plus de 5.000 églises en France et à l'Etranger.

Le plus ancien et le plus important atelier de vitraux d'Art Religieux de l'Est de la France — Créé en 1835.

12, rue Lionnois, NANCY
(Meurthe-et-Moselle)

ÉTUDES, RENSEIGNEMENTS, DEVIS, CATALOGUE ARTISTIQUE SUR SIMPLE DEMANDE

Vitraux en tous genres : grisailles, médaillons, scènes historiées.

Restauration de verrières anciennes, armoiries.

L'homme creuse sa tombe avec sa fourchette

C'est un savant médecin qui a prononcé cette phrase si juste. Les repas trop copieux, les sauces, les bons vins, les liqueurs surmènent le foie, l'estomac et l'intestin ; ils causent l'empoisonnement du sang, l'intoxication de l'organisme par les toxines qui ne sont plus éliminées ; car la constipation qui est vraiment la maladie du XXe siècle, suit infailliblement les mauvaises digestions et le manque d'activité physique.

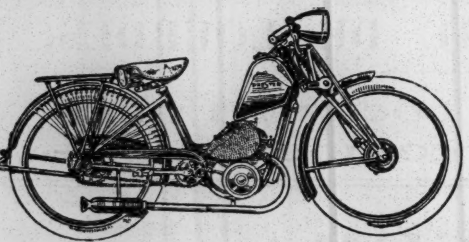
Pour éviter la constipation et l'empoisonnement du sang, il faut faciliter le travail de l'intestin, non pas par des laxatifs chimiques, mais par un remède naturel : une infusion laxative de THE des FAMILLES, tous les soirs avant de se coucher. Le THE des FAMILLES est fait d'un mélange de simples, de plantes soigneusement sélectionnées d'après une vieille recette transmise de familles en familles. C'est le meilleur et le plus doux des dépuratifs. Jeunes et vieux s'en trouvent bien. Il est bon au goût, fait digérer et fait dormir.

Le THE des FAMILLES est en vente dans toutes les Pharmacies au prix de 6 fr. Vous pouvez le demander contre 6 fr. en timbres-poste aux Laboratoires Modernes, 71, Rue du Général Sarrail, LE HAVRE, en vous recommandant de l'*Ami du Clergé*.

THE des FAMILLES, la tisane de tous les soirs.

POUR VOS CHAISES D'EGLISES adressez-vous à M. Joseph VERRON, chaisier à Neuvy-en-Mauges (Maine-et Loire).
Demandez-lui tarif, photos ou échantillon, références.
Prix en baisse.

Un mode de locomotion moderne, économique et sûr !...



LE VELOMOTEUR PRESTER

Sans impôt — Sans permis de conduire

Conditions spéciales et facilités de paiement à Messieurs les Ecclésiastiques

Tous renseignements et catalogue franco sur demande

Etabts **PRESTER, 50, Avenue Marceau, COURBEVOIE (Seine).**

DUPLICATEUR SECAM, 48, rue Taitbout, PARIS. Faites des économies en achetant des produits français de qualités. **SECAM** vous procurera au meilleur prix toutes fournitures pour votre DUPLICATEUR de quelque marque qu'il soit.

BUVEZ
VALS
LA FAVORITE
FOIE-ESTOMAC
INTESTIN

La constipation est une maladie

La constipation est une véritable maladie par les graves conséquences qu'elle entraîne.

Or, pour éviter que les déchets alimentaires ne séjournent dans l'intestin et, passant dans le sang, ne provoquent une auto-intoxication de l'organisme, il faut un remède doux, non irritant, efficace à coup sûr, et rien n'est plus indiqué que la Tisane dépurative des Chartreux de Durbon, composée de plantes sélectionnées, au principe actif.

L'usage quotidien de cette Tisane aux propriétés agissantes, constitue une vraie cure de rééducation intestinale et l'on doit à son action bienfaisante un retour rapide à la santé.

En vente toutes pharmacies Le flacon 14 fr. 80.

ENCENS VATICANUM
AGENCE FRANÇAISE OLIBANUM, 8, RUE DE TOURNON - PARIS
12 francs le kilo brut pris au magasin, frais d'envoi à la charge de l'Acheteur
Compte-Postal Paris 1.170-09.

Le plus grand choix de DUPLICATEURS et fournitures pour POLYCOPIE
Appareils spéciaux pour Bulletins paroissiaux
Occasions intéressantes en duplicateurs rotatifs et machines à écrire des meilleures marques
H. HUSSON, à Blevaincourt (Vosges).

BAS DE LAINE
pour prêtres, religieuses, enfants.
Demandez échantillons sans engagement ni frais à :
Fabricant spécialisé DEBORGHER,
185, rue du Halot, TOURCOING.
Fortes remises pour achats groupés.

Gde Marbrerie " Ste Jeanne d'Arc "

L. BARRAU
Lauréat de l'Ecole des Beaux-Arts Toulouse-Paris R. C. Toulouse 497 A.
29, Allée Alphonse-Peyrat, TOULOUSE (Hte-Garonne).
Mobilier religieux, plaques commémoratives, marbres, pierre, autels, chaires à prêcher, appuis de communion, statues, chemins de croix.
Travaux artistiques. — Prix très réduits

VITRAUX D'EGLISE
A. JACQUI
Francheville le Haut RHONE

LOURDES Hôtel Villa Saint-Jean, au Pont Vieux, près Grotte, 3, rue du Paradis, et rue de la Grotte. *Cuisine soignée* Albert ABADIE. *Prix modérés*

Si vous désirez équiper vos cloches
électriquement,
une adresse :
SONNERIES ELECTRIQUES DE CLOCHES
BACH - Ing. Constr. - METZ
265 églises sont déjà équipées.
Représentants dans les principales régions.

Ch. CHAMPIGNEULLE
Vitraux & Chemins de Croix d'Art
MAISON FONDÉE A METZ EN 1832
96, Rue Notre Dame des Champs
Paris. Danton, 49 65

Les plus hautes récompenses
Les plus précieuses références